



Histoire de Byzance

Cheyne, Jean-Claude

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



*Que
sais-je?*



HISTOIRE DE BYZANCE

Jean-Claude Cheynet

puf

QUE SAIS-JE ?

Histoire de Byzance

JEAN-CLAUDE CHEYNET

Professeur à l'université de Paris-IV - Sorbonne

Quatrième édition mise à jour

12e mille



Introduction

L'Empire byzantin, dont l'histoire s'étend sur un long millénaire, bénéficie aujourd'hui d'un regard plus favorable que celui que jetait sur lui Edward Gibbon, au xviii^e siècle. Ce dernier ne voyait dans les onze siècles de l'Empire qu'une décadence interminable de l'Empire romain, une succession de meurtres et de désordres et une pensée classique déformée par l'obscurantisme chrétien. Les conditions ont changé, car les études sur l'Empire romain d'Orient ont connu un spectaculaire développement au siècle dernier, non seulement dans les pays où la civilisation byzantine fait encore directement sentir son influence, à travers les pratiques religieuses ou les traditions architecturales, des pays balkaniques à la Russie, mais aussi dans les pays d'Europe occidentale, aux États-Unis, en Asie et en Australie. Dans les pays de l'ancien Empire byzantin, nos connaissances progressent aussi beaucoup grâce à l'archéologie. Les fouilles nombreuses et la mise en valeur des vestiges permettent d'attirer les touristes et ancrent l'histoire de Byzance dans l'histoire nationale. C'est le cas en Turquie même, où le nombre de fouilles s'accroît. Certaines ont fourni des résultats spectaculaires, comme la découverte, *in situ*, de dizaines de bateaux byzantins dans un ancien port de Constantinople, mise au jour grâce aux travaux du métro d'Istanbul. L'actualité de Byzance se traduit par la multiplication des sites Internet qui lui sont dédiés ou par la popularité des expositions qui lui ont été consacrées ces dernières années à Washington, à Londres, à Paris, à Trèves, à Bonn, à Athènes, à Istanbul, etc.

L'abondance de la documentation et des recherches nouvelles justifie que l'histoire de Byzance soit répartie entre deux « Que sais-je ? », celui-ci, consacré à l'histoire politique, sociale et économique de l'Empire, et un second, rédigé par B. Flusin [\[1\]](#), tourné vers la civilisation. Une telle coupure comporte des inconvénients, car on ne peut séparer les courants de pensée ou les œuvres littéraires de leur environnement politique et économique. Il y a donc quelques points de recoupement, notamment sur le développement du christianisme et la constitution de l'Église.

La question de savoir quand faire débuter l'histoire byzantine n'est pas neuve : Constantin ou Héraclius, voire les empereurs isauriens. Il paraît cependant difficile d'ignorer Constantin et l'époque

protobyzantine qui donne à l'Empire certains de ses traits fondamentaux, la transformation du principat augustéen établi à Rome en une monarchie chrétienne de droit divin, installée sur les rives du Bosphore. Une grande partie de ses aspects a déjà été traitée par deux « Que sais-je ? » de B. Lançon, l'un sur Constantin et l'autre sur l'Antiquité tardive, et d'un troisième de P. Maraval sur Justinien. C'est pour cela que l'histoire événementielle de l'époque protobyzantine n'est pas traitée et que seule est évoquée la mise en place des structures de l'Empire chrétien.

Notes

[1] B. Flusin, La Civilisation byzantine, Puf, coll. « Que sais-je ? », 2012, 3e éd.

Chapitre I

La naissance de l'empire romain d'orient

Le 11 mai 330, les cérémonies qui accompagnèrent la fondation par Constantin de la ville à laquelle il donne son nom marquent la naissance du futur Empire que nous appelons byzantin, mais que les empereurs et leurs sujets ont toujours conçu comme romain. Il serait vain de reprendre les querelles pour savoir quand l'Empire proprement byzantin est né. Pour les Byzantins eux-mêmes, Constantin le Grand est au Moyen Âge l'empereur de référence. C'est bien compréhensible : Constantin lègue à ses fils et successeurs un Empire uni, gouverné par un souverain incontesté, une capitale fixe où s'établit une administration centralisée et inaugure une politique religieuse favorisant le christianisme, tout en jetant les bases des rapports entre l'empereur et l'Église. Tout empereur est un Nouveau Constantin. Michel VIII plaça cette prétention dans sa titulature même. Bien des usurpateurs heureux renommèrent leurs fils et héritiers Constantin.

I. L'Empire et son souverain

1. L'unité de l'Empire

Constantin considérait que le système tétrarchique, mis en place par Dioclétien pour surmonter la crise militaire qui exigeait la présence d'un empereur sur chacune des frontières constamment menacées, n'était pas viable, et il n'eut de cesse de revenir à un pouvoir monarchique. À York, en 306, il se fit proclamer auguste par les légions de son père, le tétrarque Constance Chlore, puis s'empara de Rome en 312, en éliminant à la bataille du pont Milvius son rival occidental, Maxence, qui, pourtant, commandait une armée supérieure en nombre. Constantin, à la veille de l'affrontement, aurait perçu en songe ou par une vision – les témoignages divergent – un signe dans le ciel, par lequel il vaincrait. Ce signe aurait été un chrisme (formé des

lettres X et R) qui devint ensuite l'emblème des armées chrétiennes. Constantin, dès lors, serait devenu adepte du Christ qui lui avait offert cette victoire providentielle. Après une dizaine d'années de gouvernement partagé avec Licinius, il acheva l'unification de l'Empire, après sa victoire de Chrysopolis en 324.

L'unité de l'*imperium* n'était pas incompatible avec la pluralité des empereurs, même si la tendance naturelle portait à la monarchie. Après 395, les empereurs d'Occident et d'Orient maintinrent une législation commune. La fin de l'Empire d'Occident en 476 se traduisit seulement par le renvoi à Constantinople des insignes impériaux et la fiction selon laquelle les rois barbares reconnaissaient l'autorité de l'empereur unique de Constantinople, leur pouvoir, de ce fait, n'étant pas de même nature. Au Moyen Âge, l'empereur qui exerce pleinement ses prérogatives est qualifié d'*autokratôr* pour le distinguer de ses co-empereurs, ses fils le plus souvent, qu'il a pris la précaution de couronner de son vivant.

2. La fonction sacrée d'empereur

Constantin et ses successeurs jusqu'à Théodose conservèrent le titre de *pontifex maximus* ; pourtant, si l'empereur, selon la tradition romaine, reste acclamé par l'armée, le Sénat et le peuple, il tient désormais son pouvoir du Dieu unique. Dans cette élection divine, l'Église ne joue aucun rôle, et c'est en 457 seulement que le patriarche de Constantinople bénit le nouveau souverain, une fois couronné. Il faut attendre l'époque de Nicée ou des Paléologues pour que l'empereur reçoive l'onction du patriarche, sous l'influence du cérémonial occidental.

L'empereur doit gouverner à l'imitation du Christ, mais l'opinion sait bien en réalité qu'il est homme et faillible, et par souci d'« économie », c'est-à-dire dans un esprit de compromis, il lui est seulement demandé d'agir de son mieux pour le bien commun du peuple chrétien. Pour soutenir son action, il bénéficie des prières des fidèles et des meilleurs intercesseurs, les saints notamment. Les armées impériales combattent désormais pour le triomphe du Christ. Dès lors, les conflits où s'engagèrent les Byzantins furent toujours des guerres justes, pour la défense de leurs frères en Christ.

Cette légitimité divine sacralise la fonction impériale, et toute attaque contre celle-ci est sanctionnée par un châtiment spécifique, l'aveuglement du coupable. Ce dernier se trouve ainsi, de surcroît, hors d'état de prétendre à nouveau à l'Empire puisque seul peut

régner un homme ayant l'intégrité de ses fonctions, les eunuques étant aussi de ce fait éliminés de la compétition. Le cérémonial reflète la distance qui sépare l'élus de Dieu du reste des hommes. On le salue par la *proskynèse*, prosternation qui jette à terre le visiteur ; on ne s'adresse plus directement à lui ; les vêtements de pourpre lui sont strictement réservés. La chambre impériale, le *cubiculum*, devient inaccessible aux hommes barbus et le domaine réservé des eunuques, dont l'influence s'accroît à partir de la fin du iv^e siècle.

3. Usurpation et hérédité

Si la fonction ne peut être contestée – elle ne le fut jamais –, l'homme n'est pas à l'abri des critiques. Le bon empereur se doit de protéger ses sujets, d'assurer la justice et de faire preuve de la vertu impériale suprême, la philanthropie. Il est le législateur par excellence, même s'il délègue à des juristes le soin de rédiger les lois ou nouvelles et de répondre par des rescrits aux nombreuses interrogations des bureaux palatins ou des gouverneurs provinciaux, accumulant ainsi une jurisprudence touffue et parfois contradictoire.

L'empereur ne peut donc se rendre coupable d'arbitraire ni manquer au respect des commandements chrétiens, sans devenir alors un « tyran », au risque de déclencher la colère divine, qui se manifeste habituellement par des catastrophes frappant l'Empire, dont les moindres ne sont pas les défaites de l'armée impériale. Dieu lui suscite un rival, dont la victoire finale traduit l'abandon de l'ancien souverain, preuve en soi de ses méfaits. La succession impériale est en principe ouverte, puisqu'on ne saurait limiter le choix de Dieu, mais les empereurs en place, à commencer par Constantin, cherchent à transmettre le pouvoir à leurs enfants. Le principe héréditaire finit par s'imposer de fait, mais les tentatives d'usurpation restèrent nombreuses, déclenchées surtout par des généraux.

4. Le service du prince

Les empereurs s'étaient toujours entourés de conseillers personnels. Constantin et ses fils poursuivirent la tradition en réunissant le consistoire. Sa composition est fixée au gré de l'empereur qui y fait intervenir les hauts fonctionnaires ; le questeur, le maître des offices, le comte des largesses sacrées et celui des biens privés en sont membres de droit. Tous les sujets majeurs y sont examinés : les rapports militaires, les accusations de trahison, les problèmes

religieux, les appels pour les affaires qui remontent jusqu'au souverain, la nomination des plus hauts dignitaires, la réception des ambassades, etc.

5. La cour impériale

L'ordre terrestre, désormais reflet de l'ordre divin céleste, est immuable, et chacun doit y trouver sa place, l'empereur se situant naturellement au sommet de la hiérarchie. L'appartenance à une classe de dignitaires est déterminée par la fonction exercée. Les fonctions et les dignités ont évolué au cours des siècles, mais le principe hiérarchique ne disparut point. Nous avons conservé certaines des listes de préséance médiévales, qui nous offrent la clé du système. L'auteur du *Clétorologe* de Philothée de 899 nous apprend comment, lors des banquets impériaux, chacun était placé, selon son rang, plus ou moins près du souverain. Une double distinction était opérée, d'une part, entre les hommes barbus et les eunuques, alors nombreux dans le *cubiculum* et appelés à exercer les fonctions les plus diverses, et, d'autre part, entre les dignités, accordées à vie par l'empereur, dont les plus hautes ouvraient l'accès au Sénat, et les fonctions, que le souverain octroyait et retirait selon son bon plaisir. Une certaine correspondance était maintenue entre les deux hiérarchies, car les charges supérieures s'accompagnaient le plus souvent des dignités les plus prestigieuses. Mais certains détenteurs de dignités ne pouvaient exercer aucune responsabilité. Dignités comme fonctions donnaient droit à un traitement ou *roga* proportionnel à leur importance, les plus hautes *rogai* étant remises par l'empereur en personne. Sous Constantin VII, l'ambassadeur italien à la cour de Constantinople, Liutprand de Crémone, assista à la distribution annuelle de la *roga*, la semaine de Pâques, au Grand Palais. Il rapporte que le domestique des scholes (chef de l'armée) devait se faire aider d'un assistant pour emporter les bourses d'or, tissus et objets précieux que lui valait sa charge.

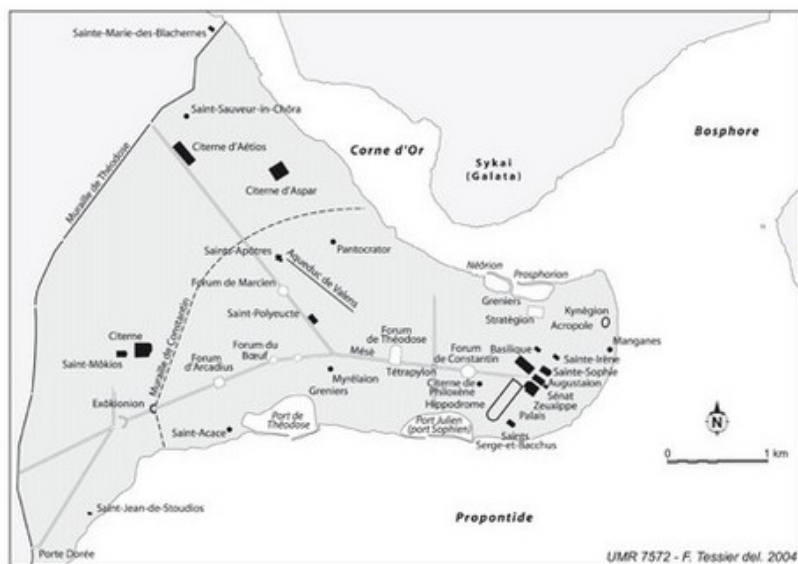
I. Constantinople et la réorganisation de l'Orient

La fondation de Constantinople est un événement capital, car la nouvelle ville devint la cité la plus peuplée de l'Orient et bientôt de l'Empire, en raison du déclin de Rome. Quelques mois après s'être débarrassé de Licinius, Constantin prit en effet la décision de fonder

une nouvelle résidence impériale et, après bien des hésitations, fixa son choix sur une ancienne colonie de Mégare située sur le détroit du Bosphore, *Byzantium*, qui reçut le nom de son fondateur, Constantinople. La création d'une cité impériale n'était pas inédite ; Nicomédie, la cité voisine, en témoignait. Constantin voulut établir une Nouvelle Rome, non pas pour abandonner l'Ancienne Rome à laquelle il restait attaché, mais pour mieux assurer la pérennité de l'Empire en Orient. La situation de la nouvelle ville, son éloignement suffisant des frontières perse et danubienne pour ne pas être à la merci d'une défaite et sa position sur de grands axes de communication tant terrestres que maritimes compensaient les inconvénients, le manque d'eau, le terrain accidenté qui exigeait de gros travaux de terrassement. Le financement des premiers travaux fut assuré par le Trésor de Licinius, et l'enceinte fut entreprise, qui renfermait 700 ha.

Pour gagner son pari en attirant des habitants, Constantin offrit 80 000 rations quotidiennes de pain et incita des sénateurs venus de Rome à y construire des résidences. Cependant, à sa mort en 337, si un Palais, le Sénat, les thermes de Zeuxippe, l'Hippodrome agrandi étaient achevés, le succès n'était pas encore assuré. Constance II poursuivit l'œuvre paternelle, dota la ville d'un préfet identique à celui de Rome et conféra au Sénat, qu'il augmenta considérablement en l'ouvrant aux riches propriétaires orientaux, les mêmes prérogatives qu'à celui de Rome.

La ville continua de se développer, grâce à l'aménagement de nouveaux ports sur la Propontide, d'imposants travaux d'adduction d'eau exigeant la construction de citernes souterraines ou à ciel ouvert, qui furent protégées, en cas de siège, par l'édification d'une nouvelle enceinte sous Théodose II, qui les englobait et doublait la superficie de la ville. L'espace compris entre l'ancienne muraille ordonnée par Constantin et la nouvelle ne fut jamais densément bâti et, plus tard, des monastères s'y établirent parmi les jardins. Ces 7 km de rempart constituent la plus spectaculaire réussite de l'architecture militaire antique. Une double enceinte précédée d'un vaste fossé était renforcée par de nombreuses tours. Des portes étaient percées pour entrer dans la ville et l'une d'elles, la Porte d'Or, au débouché de la *via Egnatia*, n'était ouverte que pour célébrer le triomphe d'un empereur ou d'un général. Restaurés tout au long de l'existence de l'Empire, à un coût élevé, les murs restèrent infranchissables jusqu'en 1453, les croisés de 1204 ayant pénétré par les murailles maritimes construites ultérieurement et moins imposantes.



Peu d'églises remontent au règne de Constantin – la première Sainte-Sophie ne fut pas édifée avant Constance II. Elles se multiplient aux deux siècles suivants, sous l'impulsion des empereurs et des plus riches sénateurs : Saint-Jean de Stoudios, Saint-Polyeucte et, bien sûr, Sainte-Sophie, reconstruite par Justinien. Des sanctuaires plus modestes et des monastères s'établissent à partir de la fin du ^{iv}^e siècle aux environs de la ville.

La population augmente rapidement, car des investissements privés ont permis l'édification de nombreuses *domus*. Le déclin de Rome autorise le détournement progressif vers le Bosphore de la production de blé égyptien. Au milieu du ^v^e siècle, Constantinople atteint sans doute un maximum de 400 000 ou 500 000 habitants, mais des incendies désastreux et imparfaitement réparés viennent ensuite réduire la surface habitée. Constantinople attire les déshérités qui espèrent être entretenus par l'un des nombreux établissements de charité. Cette masse populaire est sensible aux rumeurs et participe aux émeutes, souvent encadrées par les factions ou dèmes. La nature des factions a fait couler beaucoup d'encre, car leur action ne suit pas une ligne politique bien ordonnée. On les a vus comme des clubs de supporters, avec leurs couleurs, les Verts et les Bleus, qui soutenaient leur cocher favori lors des courses à l'Hippodrome. Au reste, l'empereur se doit de choisir une couleur. Aujourd'hui, on considère que les membres des dèmes, qui semblent avoir joui de loisirs, auraient été, à l'origine, les bénéficiaires de l'annone civique, c'est-à-

dire des citoyens plutôt aisés. Le système des factions se rencontre dans d'autres villes de l'Empire, comme à Antioche. Après le vii^e siècle, la violence urbaine régresse, les dèmes cessent d'être un élément de la vie politique et ne sont plus que des participants au cérémonial impérial.

Le développement physique et institutionnel de la mégalopole entraîna une réorganisation partielle du réseau de communications en Orient ; les principales routes convergèrent toutes vers la nouvelle capitale : la *via Egnatia* à travers les Balkans depuis le port de Dyrrachion, la voie qui conduisait au Danube par Andrinople, Philippopolis, Singidunum (Belgrade), la route qui reliait la capitale à Antioche et celle qui menait par Sébaste vers l'Arménie. En Asie Mineure, les itinéraires est-ouest, qui conduisaient vers les ports de l'Égée, Éphèse et Smyrne, sans disparaître, perdirent une partie de leur trafic.

1. La centralisation administrative

L'édification de Constantinople met fin à la mobilité des empereurs, du moins en Orient, car ils résident désormais en permanence dans le Grand Palais dont les premiers bâtiments, le palais de Daphné, la Chalcé (le pavillon d'entrée en bronze), ont été construits par Constantin. Les régiments palatins, dont les scholes, ont leurs quartiers dans le Palais même. À proximité s'établissent les bureaux des grands services administratifs, dont la préfecture du prétoire d'Orient qui commande l'administration provinciale et dispose d'un imposant personnel de plus de 1000 employés. Les autres préfectures régionales sont plus modestes. Les services financiers sont répartis entre le préfet du prétoire chargé de l'annone et les deux comtes chargés des finances impériales. La Couronne, tout au long de l'histoire byzantine, fut toujours le premier propriétaire de l'Empire.

Le système fiscal et le grand commerce furent dotés par Constantin d'un instrument incomparable, avec la création du sou d'or ou *nomisma* en grec, frappé à raison de 72 sous par livre romaine, soit une pièce de 4,5 g d'or d'excellent aloi. Jusqu'au xi^e siècle, le sou résista à toutes les crises financières de l'Empire. Les monnaies de cuivre servaient aux paiements plus modestes de la vie quotidienne, car l'économie protobyzantine était fortement monétarisée. L'or était frappé dans plusieurs ateliers, dont Thessalonique, Nicomédie, Antioche, Carthage et Syracuse, à l'époque protobyzantine, avant de se concentrer, à partir de 850, dans la seule Constantinople.

2. Les transformations de l'armée

L'armée, façonnée par les guerres de la tétrarchie, comportait un noyau central, les *comitatenses*, qui accompagnaient l'empereur en campagne. Beaucoup de ces nouveaux corps étaient stationnés près de la capitale, sous les ordres de *magistri praesentales*. Le reste des troupes, les anciennes légions furent répartis aux frontières, formant ceux qu'on appelle les *limitanei*. Cette distinction entre les deux types de soldats s'est maintenue durant toute l'époque protobyzantine, mais l'armée a évolué considérablement durant ces trois siècles. La cavalerie devient prépondérante dans l'armée centrale, qui accroît sa mobilité. Quant aux *limitanei*, ils perdent de leur importance en même temps que les généraux renoncent à défendre l'Empire sur une ligne fortifiée.

L'emploi des barbares dans l'armée a suscité à Constantinople de violentes oppositions, qui culminèrent en 400 lors du massacre des Goths et de leur chef Gaïnas. Cependant, soit en servant comme auxiliaires, soit en intégrant les unités d'élite, les barbares, notamment les Goths aux iv^e et v^e siècles, puis les Arabes ghassanides sur la frontière syro-palestinienne au vi^e siècle, participèrent avec succès à la défense de l'Empire. Sous l'empereur Maurice, les corps d'élite de l'époque, les *optimates*, recrutés parmi les Lombards, les *bucellaires*, constitués par le regroupement des soldats, parfois nombreux, au service des généraux byzantins, et peut-être les fédérés qui enrôlent aussi des Grecs, forment maintenant le gros de la nouvelle armée d'élite. Cette armée suit l'empereur, d'où son nom d'*obsequium* ; et après avoir servi sous le commandement d'Héraclius, elle fut rapatriée pour protéger la capitale contre les attaques arabes et forma le thème de l'Opsikion, une des grandes circonscriptions militaires créées après le recul de Byzance en Orient.

I. L'Église dans l'Empire

En juin 313, Constantin et Licinius se rencontrent à Milan et confirment l'édit de Sardique pris par leur ancien collègue Galère, qui avait mis fin aux persécutions des chrétiens. Désormais, la liberté de culte donne une impulsion nouvelle au développement du christianisme, encore minoritaire à cette date dans l'Empire, même en Orient où les communautés étaient les plus nombreuses. Cette décision et la conversion de l'empereur allaient conduire à la nécessité de définir les rapports entre l'Église et l'Empire.

1. La mise en place des structures ecclésiastiques

L'organisation ecclésiastique se modela sur celle de l'État : chaque cité eut son évêque, et celui de la ville qui avait rang de métropole d'une province acquit la préséance sur ses collègues, en tant que métropolitain. Dès Constantin, les clercs partagèrent certains privilèges des fonctionnaires impériaux et furent distingués au sein de la communauté chrétienne. Les titulaires de quelques sièges obtinrent progressivement une reconnaissance spécifique, notamment parce qu'ils résidaient dans les mégaloïes et en raison de leur rôle prééminent lors des débats conciliaires. Trois villes se distinguèrent tout d'abord, Rome, Alexandrie et Antioche, ces deux derniers sièges abritant des écoles théologiques très actives. L'évêque de la capitale ne fut d'abord que le suffragant de la métropole d'Héraclée de Thrace, mais, titulaire d'une cité devenue la résidence habituelle de l'empereur, il ne put se contenter de ce modeste statut. En plusieurs étapes, sanctionnées lors des conciles, le siège de Constantinople finit par être reconnu comme un patriarcat, nom donné aux sièges distingués au-dessus des métropoles, lors du concile de Chalcedoine en 451. Le siège de Jérusalem obtint la même promotion, car sa ville était considérée comme la capitale chrétienne de l'Empire, depuis la découverte de la Vraie Croix attribuée à Hélène, mère de Constantin, et la multiplication des pèlerinages en Terre sainte. La hiérarchie ecclésiastique était définitivement en place, qui reconnaissait la prééminence des cinq sièges. Deux conceptions du gouvernement de l'Église s'opposèrent désormais : l'une, collégiale, qui reposait sur les titulaires des cinq sièges ou pentarchie ; l'autre, monarchique, qui impliquait de définir quel siège l'emporterait, Rome ou Constantinople.

La promotion du siège constantinopolitain avait éveillé l'inquiétude des autres sièges orientaux qui finirent, dès la fin du vi^e siècle, par se trouver de fait sous son autorité, puisque les clercs de tout l'Empire pouvaient en appeler au patriarche de la Nouvelle Rome. Les relations avec la papauté sont complexes, car les Orientaux sont prêts à accorder une prééminence d'honneur au siège romain, alors que les papes revendiquent une primauté juridictionnelle, c'est-à-dire le droit de juger en dernier ressort les affaires concernant toutes les Églises. Ils appuient cette prétention sur la parole du Christ affirmant à Pierre, premier évêque de Rome, « qu'il fonde son Église sur lui ». Les patriarches de Constantinople récusent cet argument apostolique, bien qu'ils aient ultérieurement allégué que leur propre siège avait été

fondé par l'apôtre André, le « premier appelé », donc plus anciennement que Pierre. À partir du ^{vi}e siècle, ils ajoutent à leur titre d'archevêque de Constantinople la Nouvelle Rome le qualificatif d'« œcuménique », manifestant leur désir de gouverner tout l'Orient, décision qui provoqua la constante et vaine protestation des papes.

Le patriarche de la capitale gouverne avec l'aide du synode permanent, composé des évêques séjournant dans la capitale ; il est entouré d'un clergé pléthorique attaché à la « Grande Église », Sainte-Sophie. Son administration, qui se met progressivement en place, est en partie calquée sur le modèle impérial ; elle est dirigée à l'époque médiévale par des archontes responsables de grands services, le *chartophylax* (chef de la chancellerie), le *skeuophylax* (responsable des trésors sacrés), l'économe, le sacellaire (responsable des finances, puis contrôleur des monastères), etc.

2. Le rôle de l'évêque

Les évêques, autour desquels les premières communautés se sont rassemblées et ont survécu aux persécutions, jouèrent, après 313, un rôle croissant et, rejoignant en définitive les élites, assumèrent des tâches de plus en plus étendues, d'autant que leurs Églises eurent désormais l'autorisation de se constituer un patrimoine. Les traditionnelles, mais modestes, offrandes des fidèles sont considérablement accrues par les libéralités impériales ainsi que par les donations et legs des membres de l'aristocratie sénatoriale. Les Églises, maintenant enrichies – car leurs biens sont inaliénables, et elles ne sont pas encore vraiment concurrencées par les fondations monastiques –, ont les moyens de rémunérer les évêques comme de hauts fonctionnaires, ce qui rend la fonction attractive, provoque des compétitions qui aboutirent parfois à l'achat d'un siège, pratique condamnée, et entraîne un recrutement d'un niveau social plus relevé.

L'évêque augmente ses compétences dans la cité où il compte maintenant comme l'un des membres les plus notables. Il est secondé par un économe et, ensemble, ils gèrent la fortune de l'évêché, distribuent les aumônes aux pauvres inscrits dans des registres tenus à jour et fournissent le nécessaire aux établissements de charité destinés à accueillir les voyageurs, malades, vieillards et orphelins. L'empereur les seconde dans cette tâche, notamment dans la capitale, après que la fortune de l'Église séculière a partagé la crise des finances municipales, à partir de la seconde moitié du ^{vi}e siècle. Par la suite, les fondations monastiques prirent partiellement le relais.

Lorsque les troubles extérieurs isolèrent et affaiblirent bien des cités, les souverains s'appuyèrent sur les évêques qui étaient, en droit canon, inamovibles, pour pallier les défaillances de l'administration impériale. C'est ainsi que l'archevêque de Thessalonique, Jean, galvanisa l'esprit de résistance des habitants contre les assaillants avars et slaves au début du vii^e siècle. En 626, le patriarche Serge reçut d'Héraclius la mission de sauver Constantinople du double assaut perse et avar. Le même schéma se reproduisit chaque fois qu'une crise interrompait le cours normal des institutions publiques, face aux Slaves, aux dissidents autochtones, aux Francs, aux Turcs enfin.

À l'origine, les fidèles des campagnes, privés d'église cathédrale, ne comptent guère que sur des fondations privées, dont les desservants ne jouissent pas du même niveau de revenu que le clergé urbain et se distinguent mal de leurs voisins laïcs. Les prêtres, en effet, peuvent contracter mariage, alors que les évêques ont dû y renoncer pour un strict célibat, et ils exercent le plus souvent un métier, comme leurs ouailles. Au Moyen Âge, ils furent concurrencés par les églises monastiques, qui s'étaient alors multipliées.

3. La place des moines

Le monachisme sous ses diverses formes, ascétique ou communautaire, apparu en Égypte au iii^e siècle, s'est rapidement développé dans les provinces voisines de Palestine et de Syrie, appuyé sur les monastères influents du Buisson au Sinaï, de Saint-Sabas, à proximité de la Ville sainte, ou de Saint-Syméon, près d'Antioche, fondé pour accueillir les pèlerins qui se pressaient en foule auprès du plus fameux des stylites. Les moines, qui se reconnurent bientôt à l'habit noir – l'habit « angélique » – qu'ils portaient, devinrent rapidement très populaires. Les meilleurs d'entre eux, souvent comptés au nombre des saints, furent considérés comme des intercesseurs efficaces entre Dieu et ses fidèles. Leur influence s'étendait à tous les aspects sociaux ; ils intervenaient aussi bien à la demande des villageois qu'ils s'adressaient directement aux empereurs, avec la liberté de remontrance que leur autorisait leur familiarité avec le ciel.

Les moines participèrent activement aux conflits qui déchiraient l'Église, et les monophysites trouvèrent des appuis dans les monastères. À condition d'être ordonnés prêtres, ils concurrencèrent le clergé régulier en se faisant nommer évêques, voire patriarches. Ils s'introduisirent à la cour, comme guides spirituels de l'aristocratie laïque, et certains d'entre eux, comme Théodore, le grand réformateur

du Stoudios de Constantinople à la fin du viii^e siècle, participaient aux conseils impériaux. Les empereurs sollicitaient la prière des moines pour le succès de leurs entreprises. Les laïcs, surtout les notables, prirent l'habitude à la fin de leur vie de se retirer dans un couvent auquel ils abandonnaient tout ou partie de leurs biens. Après l'iconoclasme, les monastères qui, à la différence de l'Occident, ne furent jamais organisés en ordre monastique, acquirent ainsi une grande fortune foncière, dont l'étendue inquiéta à plusieurs reprises les souverains qui voulurent en limiter l'extension. En échange, les couvents prirent la relève des empereurs pour construire et financer les établissements de charité.

4. L'empereur dans l'Église

Du temps de l'Empire romain, le souverain exerçait la charge de grand pontife, et lui-même, objet de culte, était divinisé après sa mort. La conversion de Constantin changea tout, même si l'abandon du pontificat ne se fit que sous Gratien. En revanche, Constantin fut le seul empereur byzantin à être considéré, certes à titre posthume, comme un saint, ouvrant la tradition médiévale des rois sanctifiés pour avoir conduit au baptême leur peuple, quelle qu'ait été leur conduite antérieure. Dans le cas de Constantin, son penchant supposé pour l'hérésie arienne à la fin de sa vie lui fut ainsi pardonné. Cette postérité hagiographique doit beaucoup à la *Vita Constantini*, œuvre d'Eusèbe évêque de Césarée de Palestine, publiée peu après la mort de l'empereur, qui magnifie le caractère providentiel de la conversion constantinienne et fonde ce qui devint la doctrine officielle des rapports entre l'empereur et l'Église.

Constantin ne se sentait pas investi de la mission de convertir les païens, largement majoritaires, lorsqu'il se tourna vers le christianisme. En revanche, après la vive réaction de Julien – dit l'Apostat par les chrétiens, pour être revenu au paganisme –, une fois le christianisme proclamé religion d'État par Théodose, les empereurs se devaient de propager la foi chrétienne, aux dépens des autres religions de l'Empire, rompant avec la tradition romaine de tolérance.

Les juifs, nombreux dans les villes de l'Empire, conservèrent leur liberté de culte, mais leur situation se dégrada, car tout prosélytisme leur était interdit, et le service public, civil ou militaire, leur fut rendu inaccessible. Les chrétiens étaient invités à ne pas pénétrer dans les synagogues ni fréquenter les maisons des juifs, car l'Église craignait qu'ils n'adoptent des pratiques juives, par exemple en fêtant Pâques à leur date, et ne « judaïsent », accusation lancée facilement contre tous

les adversaires de l'« orthodoxie ». En Palestine, où ils restaient nombreux, ils manifestèrent leur hostilité en accueillant favorablement les Perses, puis les Arabes. À plusieurs reprises, des empereurs, pour des motifs divers, songèrent à contraindre les juifs à se convertir, sans résultat durable. En dehors de ces moments de tensions, les communautés juives vécurent selon leur loi, sans être autrement inquiétées, jusqu'à la fin de l'Empire.

Gratien et Théodose, ce dernier sous l'ascendant d'Ambroise, évêque de Milan, firent symboliquement retirer du Sénat romain la statue de la Victoire. Une série de lois interdit les sacrifices, tout culte envers les idoles et abolit les Jeux olympiques. En règle générale, les statues des divinités furent brisées, mais les temples, fermés, ne furent pas abattus, sauf à l'initiative d'un empereur, comme Théodose ordonnant de détruire le Sérapeum d'Alexandrie, ou en raison de l'activisme d'un évêque, comme Porphyre à Gaza. Certains reçurent un usage profane ; d'autres furent, assez tardivement, transformés en églises, comme le Parthénon qui devint l'église de la Vierge à Athènes. Les païens furent peu à peu dans l'impossibilité d'exercer des charges publiques et finalement, en 529, Justinien contraignit les derniers d'entre eux au baptême, non sans faire exécuter plusieurs aristocrates de Constantinople dont les biens furent confisqués. Il restait encore des païens à la fin du vi^e siècle. Dans l'autre « Que sais-je ? » consacré à Byzance, il sera montré que la culture classique, par essence païenne, a largement été reprise par les auteurs chrétiens, qui en ont assumé l'héritage, à l'exception de quelques voix dissidentes.

5. La formation de l'orthodoxie

En Afrique, les donatistes, qui refusaient d'accueillir dans leurs rangs les chrétiens qui avaient faibli lors des persécutions en acceptant de sacrifier aux dieux, s'opposaient à la majorité des évêques plus tolérants. Ces derniers vinrent trouver Constantin pour qu'il appuie de son autorité politique les chrétiens orthodoxes, en convoquant des évêques qui condamneraient l'hérésie. L'empereur, sans chercher à juger du fond de l'affaire, la confia à l'évêque de Rome, puis au concile régional d'Arles. Cette intervention du prince s'explique par le souci de mettre fin à des troubles de l'ordre public et par la tradition romaine qui donnait à l'empereur des responsabilités religieuses.

Constantin apprit qu'une querelle plus grave divisait les chrétiens à propos de la nature du Christ. Un prêtre d'Alexandrie, Arius, prétendait que le Christ, engendré par le Père, n'était pas de même substance que lui et lui était inférieur. Constantin, en 325, sur les

conseils de l'évêque Ossius de Cordoue, convoqua à Nicée tous les évêques pour définir la bonne doctrine. Ce premier concile œcuménique, présidé par l'empereur en personne, qui ne se mêla pas aux discussions théologiques, condamna l'arianisme et établit un précédent : un concile ne saurait être œcuménique s'il n'était convoqué et présidé par l'empereur et s'il ne réunissait pas des représentants des différents patriarcats.

Le credo nicéen ne s'est pas imposé immédiatement, et la crise arienne ne fut pas résolue avant le concile de 381 tenu à Constantinople. Constance, fils de Constantin, soutint les partisans d'Arius, attitude qui posait une question inédite à l'Église. La pression impériale permit aux ariens, condamnés à Nicée, de dominer l'Église jusqu'à la mort de l'empereur. Les droits de l'empereur dans l'Église furent définis progressivement et non sans hésitation. Il lui fut reconnu le gouvernement de l'Église terrestre, puisque Dieu lui avait confié le monde terrestre. Aucun patriarche ne put être nommé sans l'accord explicite du souverain. Celui-ci choisissait entre trois noms sélectionnés par le synode, qui avait pris soin de retenir le candidat de l'empereur. De même, si le patriarche en place au moment d'une succession entraînait en conflit avec le nouveau maître de l'Empire, ce dernier trouvait toujours une majorité dans le synode pour le conduire à la démission ou le déposer. Il était également admis que l'empereur avait le droit de modifier l'organisation ecclésiastique en promouvant, par exemple, un évêché au rang de métropole.

La participation de l'empereur à la définition du dogme rencontra dès l'origine une vive résistance. Il lui incombait, en effet, de combattre l'hérésie et de maintenir l'unité de la chrétienté, et c'est au nom de cette obligation que plusieurs empereurs, tels Justinien, Héraclius, Constantin V ou encore, à une époque tardive, Manuel Comnène, cherchèrent à imposer des points de vue dogmatiques, toujours avec l'appui d'une partie du clergé. Des ecclésiastiques se dressèrent immédiatement contre cette prétention, mais c'est le pape Gélase, en 491, à une époque où Rome n'était pas soumise à l'autorité directe de Constantinople, qui exprima la théorie des deux pouvoirs, le temporel détenu par l'empereur, qui doit cependant s'incliner devant l'autorité sacrée des pontifes. Certains patriarches de Constantinople, comme Phôtios, reprirent à leur compte la prétention de Gélase, ainsi qu'un empereur, parvenu au pouvoir par une usurpation sanglante, Jean Tzimiskès. Les relations entre l'empereur et les Églises romaine et constantinopolitaine se définirent le plus souvent en fonction des rapports de force et des circonstances politiques.

Les querelles christologiques n'étaient pas closes avec l'échec de

l'arianisme, qui portèrent sur la nature du Christ, humaine et divine à la fois. Elles recouvraient des enjeux non seulement théologiques, mais aussi politiques. Les nestoriens, qui privilégiaient la nature humaine dans la personne du Christ, au point de mettre en cause l'unité du Christ et de refuser à la Vierge le titre de Mère de Dieu (Théotokos), furent condamnés au concile d'Éphèse en 431. Peu nombreux dans l'Empire, ils connurent un grand succès en Perse où les souverains, après avoir persécuté les chrétiens, finirent par les tolérer, d'autant que la plupart de ces derniers étaient précisément nestoriens et ne faisaient donc pas allégeance à l'Église officielle de Constantinople.

L'Église d'Alexandrie, guidée par Cyrille, avait mené le combat contre Nestorius et pris une position qui conduisit à insister sur l'unité du Christ : ils ne distinguaient plus nettement les deux natures, au point que l'humanité du Christ risquait de disparaître. Le monophysisme fut à son tour condamné au concile de Chalcédoine en 451, avec la participation active du pape Léon. La doctrine dyophysite retenue reconnaissait que le Christ est à la fois parfaitement homme et parfaitement Dieu. La question n'était pas réglée, car les monophysites, désormais hérétiques aux yeux des chalcédoniens, gardèrent de fortes positions en Égypte et en Syrie.

Il n'est donc pas injuste de considérer Constantin comme le fondateur de l'Empire byzantin, même si une telle affirmation mésestime les éléments de continuité avec les réformes militaires et administratives engagées par Aurélien et Dioclétien, car lui, l'Occidental, a réorganisé l'Orient en le dotant d'une capitale à la situation judicieusement choisie et formidablement défendue. Agissant ainsi, il assura le salut futur de l'Empire. Enfin, il a fourni les références du bon empereur chrétien, soucieux de l'unité des fidèles.

L'Empire avait déjà, au cours du ^{iv}e siècle, été partagé entre plusieurs empereurs, et Théodose n'innovait donc pas en laissant à sa mort, en 395, son fils Honorius à Ravenne, et le second, Arcadius, à Constantinople. Sur le moment, la séparation ne fut pas ressentie comme irrémédiable, mais elle devint définitive dans les faits, bien que l'idéal de l'union des deux parties d'un Empire universel n'ait jamais disparu.

Au ^ve siècle, l'Empire d'Orient bénéficia de conditions économiques favorables pour maintenir son haut niveau de population et donc de ressources qui permirent, en versant tribut, d'éviter les assauts barbares. Ceux-ci avaient, un temps, très sérieusement menacé les Balkans, lorsque les fédérés goths avaient massacré une armée romaine et tué l'empereur Valens à Andrinople, en 376. Les empereurs

de Constantinople secoururent à plusieurs reprises leurs collègues de Ravenne, mais ne purent empêcher, en 476, la destitution par Odoacre du dernier empereur en Occident. Désormais, à Constantinople régnait l'unique empereur des Romains, et c'est en son nom que le chef des Ostrogoths, Théodoric, maître des milices, fut envoyé en Italie chasser Odoacre. Profitant d'une accalmie relative sur les frontières, l'empereur Anastase, ancien fonctionnaire des finances, sut lever les impôts avec plus d'efficacité et contrôler les dépenses, laissant à ses successeurs immédiats, Justin et son neveu Justinien, une réserve d'or considérable ainsi qu'un Empire peuplé et florissant.

Chapitre II

La formation de l'État médiéval (527-718)

Le lecteur peut légitimement s'étonner que le règne de Justinien soit inclus dans un chapitre principalement consacré au recul de l'Empire dans ses frontières médiévales. En réalité, il faut considérer les signes annonciateurs des épreuves à venir, sous-jacentes durant son règne : le déclin démographique est engagé, des mégaloïoles, comme Antioche, entrent en décadence, les élites municipales traditionnelles périclitent, tandis que les Balkans sont atteints par les invasions et que l'extension territoriale annonce la difficulté à défendre des frontières allongées à l'excès. Justinien a aussi expérimenté des solutions d'avenir sur le plan administratif, donnant à certains gouverneurs des pouvoirs civils et militaires, contrairement à la tradition qui veillait à une séparation nette des compétences.

I. Transformations économiques et sociales

1. Le retour de la peste et ses conséquences

La peste, qui avait disparu du monde méditerranéen depuis le iie siècle, fit son retour et frappa en 542 brutalement Constantinople, si l'on en croit Procope, selon qui, au plus fort de l'épidémie, plusieurs milliers de morts quotidiens furent dénombrés. Les conséquences de l'épidémie sont discutées, car les sources textuelles donnent peu d'informations, mais, à considérer la récurrence des pestes et les troubles engendrés par les guerres, on s'accorde à penser que la population de l'Empire, qui dépassait sans doute les 20 millions d'habitants sous Justinien, s'est fortement réduite dans les siècles suivants. Cette chute rejaillit sur le recrutement de l'armée, sur le

peuplement des villes et sur l'intensité des échanges.

2. Les campagnes

La prospérité des campagnes assure celle de l'Empire et de ses cités, puisque les paysans donnent, selon une estimation grossière et hypothétique, entre le quart et le tiers de leur production pour l'impôt – davantage peut-être pour la riche Égypte –, proportion qui fluctua au cours des siècles, mais ne s'éloigna guère de cette fourchette. L'agriculture exige des bras nombreux, condition réalisée jusqu'au règne de Justinien. Le développement rural dépend aussi des conditions naturelles, inégales. À côté de quelques greniers à blé reconnus, Égypte, Afrique, Sicile, province d'Asie, la polyculture domine en Thrace, en Bithynie, en Syrie où la culture de l'olivier permet l'exportation d'huile, tandis que le plateau anatolien et ses marges sont favorables à l'élevage. Le rythme de la croissance varie selon les provinces. En Syrie du Nord, où de nombreux villages byzantins, bâtis en calcaire, sont encore partiellement debout de nos jours, il est possible de suivre l'évolution économique d'une zone rurale proche d'une grande métropole, Antioche. On observe que les campagnes de Syrie du Nord n'ont jamais été aussi peuplées et productives que dans la première moitié du ^{vi}e siècle, où la population aurait doublé depuis le ^{iv}e siècle. Elles connaissent ensuite une stagnation à un haut niveau, avant d'amorcer une chute qui se poursuit pendant plusieurs siècles, sans que la conquête arabe marque une inflexion significative. Ailleurs dans l'Empire, les recherches en palynologie (étude des pollens) montrent un recul des espèces forestières et une augmentation des plantes cultivées jusqu'au ^{vi}e siècle, suivie d'une nette inversion de la tendance pendant plusieurs siècles, qui témoigne d'un recul de la production agricole.

3. Le déclin des villes

Au ^{vi}e siècle, l'artisanat reste vivace, même hors de Constantinople. Le hasard des découvertes épigraphiques nous a conservé des centaines d'inscriptions funéraires à Korykos, port de Cilicie, où apparaissent divers métiers de bouche, des corroyeurs, des parfumeurs, des marchands d'huile et de vin, des cabaretiers et aubergistes et deux professions organisées en guildes, les banquiers et les marchands de lin. Les mêmes activités sont mentionnées sur les inscriptions de Tyr, grand port de l'Orient, auxquels s'ajoutent artisans de la pourpre et verriers. Dans tout l'Empire, les métiers du bâtiment sont représentés,

liés à l'effort de construction des ouvrages de défense, mais aussi des églises dont les vestiges sont présents dans toutes les agglomérations. Le marbre de Proconnèse reste exploité pour les édifices prestigieux, à côté des carrières locales à usage plus modeste. Les mosaïstes trouvent à s'employer sur de nombreux chantiers à Constantinople, à Ravenne, en Syrie et en Palestine. Les mégaloïles abritent l'artisanat de luxe, orfèvres, sculpteurs sur ivoire, tisserands de la soie, etc.

Les notables locaux participent de moins en moins à l'embellissement de leurs cités, sauf les évêques qui ont pris leur relais et édifient de nombreuses églises. La philanthropie devenue charité ne s'adresse plus seulement au cercle restreint des citoyens pauvres, elle s'est élargie, selon les préceptes évangéliques, à la masse des paysans déracinés qui tentent leur chance dans les villes, dont la capitale en premier lieu, qui concentre les établissements pieux. L'empereur devient le premier des bienfaiteurs, car lui seul dispose de moyens suffisants.

Justinien se distingua dans ce double rôle de bâtisseur et de bienfaiteur, et, après que la sédition dite Nika (« Victoire »), fomentée par les factions, eut failli l'emporter en 532, il reconstruisit Sainte-Sophie (l'église de la Sagesse divine) avec une munificence symbolisant les rapports de l'empereur chrétien avec Dieu et proclamant le prestige de l'Empire. L'audace du plan témoigne du haut niveau scientifique des architectes de l'époque, Anthémios de Tralles et Isidore de Milet. Bien d'autres églises de la capitale et de sa banlieue furent édifiées ou restaurées, Sainte-Marie des Blachernes, qui fut durant tout le Moyen Âge le principal sanctuaire dédié à la Vierge, Sainte-Irène, Saint-Michel d'Anaplous, etc. En province, l'empereur fit notamment édifier Sainte-Marie-la-Nouvelle à Jérusalem et, au Sinaï, le monastère du Buisson qui prit plus tard le nom de Sainte-Catherine. Il restaura Saint-Jean-d'Éphèse, envoya à plusieurs reprises des fonds pour reconstruire Antioche, notamment après le terrible séisme de 526. Il ne négligea pas les frontières, construisant ou réparant remparts et forteresses en grand nombre. Ses successeurs ne purent maintenir un tel rythme et, à partir d'Héraclius, les mentions de travaux publics se font rares.

Les élites municipales ou curiales qui avaient gouverné les cités depuis la plus haute Antiquité disparurent progressivement au profit des fonctionnaires de l'État. La centralisation se renforça en même temps que le territoire impérial diminuait. La répartition et la levée de l'impôt cessèrent d'être l'affaire des cités et furent confiées au service central du logothète du *généikon*, l'équivalent d'un moderne ministre des Finances durant l'époque médiobyzantine. Les grands propriétaires ne résidaient plus dans leurs domaines, préférant s'établir dans les

villes qui offraient une meilleure protection.

4. L'affaîssement des échanges

Notre connaissance du trafic maritime s'est considérablement améliorée grâce à l'apport de la céramologie, discipline qui permet d'identifier les ateliers où étaient fabriquées les amphores propres au transport du blé, de l'huile ou du vin sur les navires, de repérer leur contenu et de dater leur production. À Carthage s'accumulaient les amphores provenant de Syrie et de Palestine, contenant vin et huile. La céramique de table africaine est présente à Constantinople, en Asie Mineure, dans le Sud de la Grèce, etc. Au ^{vi}^e siècle, Justinien mettait encore en œuvre un programme visant à substituer aux importations de soieries venant de Perse et de l'Extrême-Orient une production locale qui s'appuie sur l'élevage des cocons à soie dans l'Empire même. Les bateaux byzantins parcouraient toute la Méditerranée et dominaient la mer Rouge, voire s'aventuraient jusqu'en Bretagne chercher l'étain. Des marchands syriens, débarqués à Marseille, sont attestés en Gaule mérovingienne, et le vin de Gaza parvenait jusqu'à la cour franque, ainsi que des soieries et des papyrus. L'or byzantin pénétrait toujours l'Occident barbare. Le transport massif du blé d'Égypte vers la capitale avait entraîné l'aménagement de greniers et d'installations portuaires considérables. Sans doute, le tonnage moyen des navires avait diminué depuis l'époque constantinienne, signe que la régression du commerce maritime était déjà sensible. De même, la régionalisation des échanges s'accroissait.

Au siècle suivant, le tableau d'ensemble a considérablement changé. Les villes, dépeuplées, sont devenues des *kastra*, aux murs construits à partir des débris de bâtiments antiques depuis longtemps inutiles, théâtres, temples ou thermes, mais de façon ordonnée, ce qui suppose l'intervention d'une autorité régulière. Les murailles enferment une surface réduite (à Ancyre, à Éphèse, à Milet, à Sardes et à Pergame, pour ne prendre que quelques exemples), et les habitants, qui n'ont plus besoin d'importer de grandes quantités de marchandises, se satisfont de la production de leur arrière-pays immédiat. L'annone égyptienne a cessé de parvenir à Constantinople en 618, provoquant une disette, sévère mais temporaire, preuve que la population a bien diminué. L'agitation urbaine, si perceptible aux ^v^e et ^{vi}^e siècles, quand une foule d'oisifs répondait aux mots d'ordre, pas toujours politiques ou religieux, des chefs de faction, se dissipe faute de combattants, après Héraclius.

De plus, la sécurité de l'espace maritime n'est plus assurée, depuis que

les embarcations légères (ou monoxyles) slaves parcourent l'Égée et plus encore après l'apparition d'une marine musulmane, faisant des régions côtières où se concentraient jadis les plus grandes cités une zone de répulsion. La monétarisation de l'économie, qui s'était maintenue à un taux élevé, recule fortement, car le stock monétaire a été obéré par les tributs versés aux envahisseurs, par les dépenses militaires et la perte des plus riches provinces. Les échanges entre les deux parties de la Méditerranée, sans disparaître complètement, deviennent épisodiques et réservés aux produits de luxe. Un traité de 716, organisant le commerce avec les Bulgares, prévoit un flux annuel de 50 livres d'or, somme vraiment dérisoire.

L'observation de l'activité commerciale permet d'affirmer que l'effondrement est antérieur à la venue des Arabes, qui n'a guère eu d'impact direct sur l'économie méditerranéenne, ce qui invite à rejeter partiellement la thèse célèbre de Henri Pirenne qui associait la rupture du commerce transméditerranéen à la conquête arabe. L'Asie Mineure avait été gravement ravagée par les armées perses dès le règne d'Héraclius. Reste une question controversée : dans quelle mesure la situation des villes reflète-t-elle la condition des campagnes, moins directement sensibles aux effets des sièges et diverses opérations militaires ? Les échanges purent se poursuivre sous forme de troc, qui ne laisse pas de traces dans la documentation. S'il n'en était pas ainsi, on comprendrait mal comment l'Empire a pu réorganiser ses armées, les recruter et les nourrir, même si, manifestement, elles furent longtemps en infériorité numérique face aux musulmans.

I. Un Empire redessiné

1. Reconstituer l'Empire romain ?

Lorsque Justinien, en 527, inaugure son règne, son ambitieux programme de renouveau supposait d'agir à la fois au niveau des institutions et sur le plan de la politique extérieure.

La *renovatio* interne passait par celle du droit, domaine qui relève par excellence du pouvoir impérial. En dépit de la publication de codes antérieurs, comme le Code théodosien, le droit romain formait un ensemble complexe et en partie incohérent en raison des nombreux édits impériaux et de leurs interprétations divergentes par les jurisconsultes. Justinien réunit une commission, présidée par Tribonien, qui aboutit en quelques années à la publication du Code

justinien, du *Digeste*, synthèse des commentaires des jurisconsultes, et des *Institutes*, manuel à l'usage des étudiants. Justinien compléta son code par des nouvelles qui, pour la première fois, furent publiées majoritairement en grec. Le droit local continua d'être en usage dans les provinces. La gloire de Justinien doit beaucoup à son œuvre juridique, qui servit de base aux codes ultérieurs, l'*Ecloga* des Isauriens, les *Basiliques* des Macédoniens, puis, redécouverte en Italie au ^{xi}^e siècle, elle prépara le développement du droit moderne occidental. L'influence du christianisme se fait enfin sentir sur la législation. Si les conditions du divorce sont durcies, le sort de l'épouse et des enfants est amélioré par rapport aux droits de l'époux et du père. Les châtiments corporels sont adoucis et l'affranchissement des esclaves encouragé.

Lorsque Justinien décide de prendre l'offensive en Occident, l'Empire est puissant et riche, alors que les royaumes barbares d'Occident sont isolés les uns des autres, affaiblis par leur adhésion à l'arianisme face à des populations en majorité nicéennes. L'empereur, décidant d'acheter la paix face aux Perses et de ne pas s'inquiéter outre mesure de la situation dans les Balkans, voulut faire de la Méditerranée un lac romain et restituer à l'Empire son antique capitale, Rome. En 533, il prit le pari, contre l'avis de ses généraux, d'attaquer les Vandales d'Afrique, redoutés pour avoir pillé Rome et repoussé le débarquement de la puissante armée de Basiliskos en 468. Le jeune général chargé de conduire l'armée, Bélisaire, débarqua près de Carthage et élimina en quelques semaines le pouvoir vandale. La préfecture d'Afrique fut recrée, mais avant de connaître la paix et une certaine prospérité, plusieurs décennies de guerres intermittentes contre les Berbères furent nécessaires.



Encouragé par ce succès et les divisions familiales qui suivirent la mort de Théodoric, Justinien envoya Bélisaire contre les Ostrogoths. Le général reprit la Sicile sans coup férir puis, passant par Naples, remonta vers Rome et entra finalement dans la capitale du royaume, Ravenne, en 540. La guerre se prolongea en raison de la désorganisation de l'armée due à la peste et à cause d'une vigoureuse riposte des Ostrogoths, menés par leur nouveau chef, Totila, qui faillit rejeter les Byzantins hors d'Italie. Justinien confia à l'eunuque Narsès une forte armée qui reprit Rome, vainquit Totila en 552 et fit tomber les dernières places fortes du Nord, Vérone et Brescia, en 562. Justinien, par la *Pragmatique Sanction*, réorganisa la préfecture d'Italie, garantit la liberté et les biens des sénateurs, et promit d'éviter les abus fiscaux.

En outre, les Byzantins, appelés par un rebelle contre le roi wisigoth Agila, débarquèrent une petite armée qui s'établit en Bétique, dans le sud-est du royaume.

La politique de Justinien a souvent été blâmée. On a prêté à l'empereur l'intention de restaurer l'Empire romain dans sa splendeur du temps d'Auguste et, plus concrètement, on l'a accusé d'avoir dilaté les frontières de l'Empire, alors que les moyens financiers et le manque d'hommes restreignaient la taille de l'armée romaine qui, vers 600, atteignait au mieux 150 000 hommes. Ces critiques ne sont pas injustifiées, mais Justinien, certes pénétré de la grandeur romaine classique, paraît avoir eu des objectifs limités. Ainsi, à l'égard des Francs, il s'est contenté d'une politique d'alliance. De plus, lorsqu'il

engagea les conquêtes, la peste de 542 et ses conséquences démographiques et économiques n'étaient pas prévisibles. La résistance des Goths, qui entraîna de graves destructions dans une Italie assez largement épargnée par les invasions germaniques, fut inattendue, qui réduisit Rome au rang de ville provinciale, ne comptant guère plus de 30 000 habitants. Enfin, le rééquilibrage de l'Empire vers l'Occident lui procura les ressources de l'Afrique et de la Sicile, fort précieuses lorsque les premières attaques arabes faillirent tout emporter.

2. L'impossible unité des chrétiens

Depuis le concile de Chalcédoine, l'unité chrétienne n'avait jamais été rétablie. L'arianisme était virtuellement éliminé par la reconquête justinienne, mais les monophysites gardaient leurs fortes positions en Syrie et en Égypte. Ils bénéficièrent de la sympathie de l'empereur Anastase et de l'impératrice Théodora, épouse de Justinien. Celle-ci accueillit dans l'un de ses palais de la capitale un grand nombre de moines de cette tendance et protégea Jean d'Éphèse, un de leurs propagandistes, qui parcourut avec succès les routes d'Asie Mineure. Son époux, chalcédonien convaincu, cherchait pourtant à rallier les monophysites et crut trouver un moyen en faisant condamner par des édits trois textes jugés nestoriens, mais le pape Vigile, appuyé par l'Église d'Occident, refusa cette manœuvre. Convoqué et retenu à Constantinople, il finit, avant de mourir, par souscrire aux conclusions du V^e concile œcuménique de Constantinople qui condamnait les *Trois Chapitres*. En dépit de la pression impériale, l'Église latine refusa ce compromis. Cette querelle dogmatique est exemplaire du dilemme où se trouvèrent placés les empereurs qui, pour rallier les provinces orientales, vitales pour l'Empire, risquaient de s'aliéner la chrétienté latine. En Orient, l'empereur échoua également, puisque les monophysites, encouragés par les Arabes ghassanides qui gardaient la frontière syrienne de l'Empire, constituèrent une hiérarchie ecclésiastique parallèle sous l'impulsion d'un moine, Jacques Baradée, et formèrent donc une Église rivale en Syrie, dite jacobite, du nom de son fondateur. Les autorités interdirent aux évêques jacobites d'entrer dans les cités et ces derniers se réfugièrent dans les monastères. Une rivalité intense opposa les deux Églises. Pour faire pièce aux monophysites qui s'étaient emparés du plus fameux sanctuaire syrien, celui de Saint-Syméon stylite, les chalcédoniens promurent le culte d'un second Syméon stylite qui fonda le monastère homonyme du mont Admirable sur la route d'Antioche à Séleucie.

I. Le choc des invasions

À partir du milieu du ^{vi}e siècle, les peuples de la steppe se remirent en mouvement, provoquant une série de migrations qui entraînèrent une nouvelle vague d'invasions, celles des Lombards, des Slaves, des Avars et des Bulgares, au moment même où, en Orient, le traditionnel équilibre entre les deux grandes puissances pérennes, Rome et la Perse, était rompu. Ces circonstances difficiles provoquèrent un remodelage des institutions romaines, dont un signe avant-coureur fut la création, dès la fin du ^{vi}e siècle, des exarchats d'Afrique et de Ravenne, deux provinces éloignées de Constantinople et soumises à la pression constante des barbares à leurs frontières, où se faisait sentir la nécessité d'un commandement aux larges compétences civiles et militaires, susceptible de prendre des initiatives rapides face aux ennemis.

1. L'Italie

Les Lombards avaient formé une partie de l'armée qui avait conquis l'Italie pour le compte de Justinien et, dès 568, ils envahirent la péninsule que nombre d'entre eux connaissaient. Très vite, ils s'établirent dans la plaine du Pô puis réussirent à créer les principautés de Spolète et Bénévent, brisant l'unité de l'Italie byzantine, qui fut organisée autour de deux pôles, l'exarchat de Ravenne, qui incluait Rome, et la Sicile renforcée de la Calabre et de la Pouille. L'avance lombarde fut freinée par la faiblesse de la monarchie et par le choix de l'arianisme, qui rebutait la hiérarchie ecclésiastique et les élites locales. Cependant, comme les empereurs étaient incapables d'envoyer des renforts dont ils avaient trop besoin en Orient, les Lombards progressèrent dans le Nord de l'Italie qu'ils subjuguèrent progressivement, sauf Venise, ville de réfugiés établie sur des îles.

La classe sénatoriale fut décimée au cours des troubles du ^{vi}e siècle, et les nouveaux cadres émergèrent des rangs de l'armée, largement recrutée sur place, évolution qui distendait les liens avec la partie orientale de l'Empire. Les seuls renforts venant d'Orient accompagnaient les exarques de Ravenne, quand ils venaient prendre leurs fonctions. Les chefs locaux, à Naples, à Venise, même à Rome, prirent peu à peu leur autonomie sans rompre avec Constantinople, qui continuait de leur attribuer des titres auliques.

La Sicile, épargnée lors de la reconquête, conservait son rôle de grenier à blé, atout précieux lorsque le reste de l'Empire fut atteint par les invasions. L'empereur, les Églises de Rome et de Ravenne, les sénateurs italiens survivants y possédaient de vastes domaines, pourvoyeurs d'abondants revenus. Les invasions dans les Balkans et en Orient conduisirent dans l'île des réfugiés qui y renforcèrent l'hellénisme, dont les descendants occupèrent à plusieurs reprises le siège pontifical.

2. Les Balkans

Les infiltrations des Slaves s'amplifièrent à partir des années 540, et leur poids militaire fut renforcé par le soutien des tribus d'origine turque, qui les encadraient, Koutrigours et surtout Avars. Justinien ne négligea pas la défense de la péninsule qui l'avait vu naître : il y avait fondé une ville nouvelle pour commémorer cet événement, et plusieurs centaines d'ouvrages de défense d'importance très inégale furent construites à son initiative. Toutefois, la préfecture de l'Illyricum n'était pas prioritaire, et des troupes furent prélevées pour combattre en Italie ou en Orient.

En 582, les Avars s'emparèrent de Sirmium, ville stratégique qui contrôlait les accès à la péninsule balkanique, et les Slaves purent alors parcourir la Grèce jusqu'au Péloponnèse. Ils s'installèrent en masse, en plusieurs vagues, notamment dans la région de Thessalonique qu'ils assiégèrent vainement, en 586 puis en 618. Les habitants furent largement laissés à eux-mêmes et à leur saint patron, Démétrios, pour la défense de leur ville au témoignage, sans doute excessif, des *Miracula Demetrii*. Le versement de tributs de plus en plus élevés n'arrêta pas la progression des Avars qui furent freinés, un temps seulement, par la riposte de l'empereur Maurice qui dégagea la frontière danubienne, mais fut renversé et tué en 602 par l'armée qu'il avait obligée à hiverner au nord du Danube.

La guerre perse mobilisant en Orient les forces byzantines, les Avars, avec leurs auxiliaires slaves, s'avancèrent jusqu'à Constantinople qu'ils assiégèrent en 626, mais ils furent repoussés et leur Empire se disloqua. Pour limiter leur influence, Héraclius laissa s'installer au nord-ouest de la péninsule les Serbes et les Croates. Les Slaves n'en continuèrent pas moins leur expansion, se répandant dans toute la Grèce. Un débat a opposé les historiens pour estimer l'impact des invasions slaves sur la population de la Grèce. On admet aujourd'hui que les côtes et les îles de l'Égée, accessibles à la marine byzantine, ont échappé à l'occupation slave, accueilli les réfugiés grecs et

maintenu leur administration impériale. Plus au nord, la *via Egnatia* fut impraticable entre Dyrrachion et Thessalonique et coupée également entre cette dernière ville et Constantinople. Quant à la côte dalmate, elle conservait des poches de peuplement latin comme à Split ou Zadar, mais une masse de Slaves séparait désormais la partie hellénophone de la Méditerranée de la partie latine. Cette conquête slave détruisit presque complètement le réseau urbain hérité de l'Antiquité. Mais l'établissement de Slaves, des agriculteurs, a revigoré la population rurale des Balkans, dans une proportion qui reste discutée.

Les empereurs byzantins cherchèrent à rouvrir les axes de communication dès que la situation en Orient le permettait. Constant II, quittant sa capitale en 662, dut gagner Thessalonique par mer avant de prendre la route d'Athènes et de Corinthe. Il fut, l'année suivante, le dernier souverain byzantin, avant les Paléologues, à se rendre dans la « Vieille Rome » ; il séjourna en Sicile, épargnée par les invasions, où il fut assassiné en 668. Le rétablissement de l'autorité byzantine dans les Balkans fut compromis par l'arrivée dans la péninsule des Bulgares, conduits par leur khan Asparouch, qui franchirent le Danube et vainquirent Constantin IV en 681. L'empereur leur reconnut la possession des terres entre l'Hæmos et le Danube et leur versa un tribut. Désormais un nouvel État, établi autour de Pliska, partageait la péninsule avec les Byzantins. Cependant, à la différence des rapports avec les musulmans, l'affrontement ne fut pas permanent, et les Bulgares apportèrent leur aide contre les Arabes devant Constantinople.

Face aux Slaves, quelques expéditions, celle de Justinien II en 688, où il fit prisonniers de nombreux Slaves qu'il transféra en Asie Mineure, ou celle de Staurakios en 783, sous la régence d'Irène, suffirent à restaurer des structures administratives avec la création des thèmes de l'Hellade, du Péloponnèse puis de Nicopolis. Toutefois, la progression fut fort lente, et il fallut attendre Constantin V pour que la Thrace soit vraiment dégagée et défendue par un réseau rénové de forteresses, puis Nicéphore I^{er} pour que le Péloponnèse soit pacifié, après la rébellion avortée des Slaves des environs de Patras.

3. La dernière « grande guerre de l'Antiquité »

La Perse et Byzance s'affrontaient traditionnellement pour la domination de l'Arménie, peuplée de chrétiens en majorité attachés à

l'Église nationale, mais vivant sous l'influence de la civilisation perse. Or, la Perse contrôlait les routes d'accès à l'Anatolie et à la Mésopotamie. Les frontières étaient solidement fortifiées de part et d'autre, et chacun des adversaires était secondé par des auxiliaires arabes efficaces, Ghassanides pour les Byzantins, Lakhmides pour les Perses au vi^e siècle. Habituellement, les guerres restaient limitées dans leurs effets, quoique les Perses aient pu s'emparer d'Antioche en 540. Au début du vii^e siècle, les Perses rouvrirent les hostilités. Chosroès, constatant les conflits internes de l'Empire, crut le moment venu de frapper un coup décisif. Alors que l'empereur Phocas faisait face à la rébellion d'Héraclius, les armées byzantines résistaient obstinément en Orient, signe que les structures militaires restaient solides. Toutefois, lorsque Héraclius renversa Phocas en 610, le nouveau souverain se montra incapable d'endiguer l'avance des Perses, qui s'emparèrent en quelques années de la Syrie, de la Palestine et de l'Égypte. La perte de Jérusalem en 614 fut la plus douloureusement ressentie, car la population fut massacrée et la Vraie Croix transportée en captivité à Ctésiphon. Les Perses s'avancèrent jusqu'à Constantinople, pillant et incendiant nombre de villes en Asie Mineure.

Héraclius, sans être découragé par la perte de ses plus riches provinces, reconstitua une armée grâce aux trésors de l'Église qui furent fondus avec l'approbation du patriarche Serge, car il s'agissait de sauver les chrétiens. En 626, il osa abandonner sa capitale assiégée par les Avars et les Perses, mais gardée par une forte garnison et par l'icône de la Vierge, sa protectrice attitrée, qui fut promenée sur les murailles. Les assaillants furent repoussés, et Héraclius put, avec l'appui d'un peuple turc installé au nord du Caucase, les Khazars, s'enfoncer en Mésopotamie, bousculer une armée perse et provoquer une révolution de palais à Ctésiphon qui le débarrassa de Chosroès. Il devint l'arbitre de la succession perse et put négocier le retrait des armées perses qui occupaient l'Orient. C'était un triomphe total, sans qu'Héraclius ait détruit les forces adverses. Pendant quelques années, un sentiment d'euphorie et d'optimisme prédomina : l'empereur se rendit solennellement à Jérusalem, en mars 630, recevoir la Vraie Croix. Il punit les juifs qui avaient collaboré avec l'ennemi lors de la chute de Jérusalem. Il espéra refaire l'unité des chrétiens en négociant avec les monophysites syriens et les nestoriens de Perse, la rumeur laissant entendre que le roi des Perses pourrait aussi se convertir.

L'empereur voulut se rapprocher des monophysites. Sans renoncer à la double nature du Christ, il insista sur son unique volonté par un décret sur la foi, l'*Ekthésis*, publié en 638, ouvrant la crise du monothélisme, mécontentant aussi bien les monophysites que les chalcédoniens et tout particulièrement l'Église romaine. Son successeur Constant II se

heurta à l'intransigeance de Maxime le Confesseur, moine palestinien réfugié en Occident, qui incita le pape Martin à condamner cette doctrine au concile du Latran de 649. Maxime reprochait vivement à l'empereur de vouloir définir le dogme, prérogative de l'Église réunie en concile. La crise ne se dénoua qu'au concile de 680-681, tenu à Constantinople et présidé par Constantin IV qui condamna le monothélisme, d'autant plus facilement qu'il n'était plus nécessaire de rallier les monophysites passés sous domination arabe.

4. L'assaut arabo-musulman

L'administration et l'armée venaient à peine de se rétablir partiellement dans les provinces orientales que survenaient les premiers raids arabes. Ces derniers, récemment unis autour de la religion prêchée par le prophète Mahomet, dont les Byzantins ne percevaient pas la nouveauté, envahirent la Palestine et y remportèrent des victoires qui leur ouvrirent la route de Damas. Comme les forces locales, en nombre modeste, ne pouvaient faire face, Héraclius mobilisa l'unique armée de campagne de l'Empire qui fut presque totalement anéantie à la bataille du Yarmouk (un affluent du Jourdain) en août 636. L'empereur ne disposait plus de réserves pour remplacer les hommes perdus et, comme il ne voulait pas gaspiller en de vains combats les troupes qui lui restaient encore, il les replia vers l'Anatolie. Damas, Jérusalem, Antioche, Césarée de Palestine tombèrent successivement après de brefs sièges et des accords passés entre les vainqueurs et les habitants, qui ne pouvaient désormais espérer aucun secours de l'Empire.

Rien ne s'opposait plus à l'invasion de l'Égypte qui fut conquise en 641, en dépit de la résistance de la petite armée byzantine qui la défendait, et surtout d'Alexandrie où, fait exceptionnel, l'empereur avait confié tous les pouvoirs au patriarche Kyros. Toute l'œuvre d'Héraclius était désormais perdue, et pourtant ce souverain est resté dans le panthéon des Byzantins comme l'un des plus grands, en compagnie de Constantin, de Justinien et de Basile II. Depuis Théodose, il avait été le premier à conduire personnellement l'armée sur le champ de bataille, et il introduisit dans la titulature officielle le titre de *basileus* (empereur), changement symbolique du caractère exclusivement grec que prenait le gouvernement central.

Les Arabes, qui étaient au même moment en train de réduire l'Empire perse, avancèrent vers la Mésopotamie, puis vers l'Arménie, dont le chef décida de négocier un accord selon lequel il ne verserait pas de tribut, mais fournirait des troupes auxiliaires, à la condition de ne pas

les engager contre les Byzantins. Les Arabes, utilisant les arsenaux perdus par les Byzantins, se lancèrent à l'assaut des îles, Chypre, Rhodes, bousculant la flotte impériale en 655.

Les Byzantins furent peut-être sauvés par la guerre civile entre le calife Ali et le gouverneur de la Syrie conquise, Mo'awiya, qui devait aboutir à la division entre chiites et sunnites et qui, surtout, brisa durant plusieurs années l'élan des envahisseurs. Lorsque Mo'awiya devint calife, il se prépara à l'assaut final contre Constantinople, mobilisa une flotte considérable, traversa l'Asie Mineure sans rencontrer de résistance notable, et fit le blocus de la capitale byzantine pendant quatre ans (674-678). Le jeune Constantin IV réussit à détruire une partie des vaisseaux ennemis par l'emploi d'une arme nouvelle, le feu grégeois, qu'aurait apporté un ingénieur syrien, Kallinikos, et une tempête dispersa le reste.

La délivrance de Constantinople, qui marquait le premier coup d'arrêt de l'avance arabe, eut de ce fait un grand retentissement, notamment dans les Balkans où les chefs locaux vinrent féliciter l'empereur, et elle rendit confiance aux Byzantins, puisque Mo'awiya accepta même de payer un tribut. Un retour des Byzantins en Orient ne paraissait plus exclu. Justinien II, fils de Constantin IV, crut le moment favorable lorsque des troubles graves éclatèrent dans le califat omeyyade après la mort de Mo'awiya. Justinien II, ayant renforcé son armée d'un important contingent slave, marcha vers l'Arménie pour la replacer sous l'autorité impériale, mais fut sévèrement battu en 692.

Cette défaite redonna durablement l'avantage aux Arabes. Ils avaient déjà établi une base en Afrique, à Kairouan, d'où ils surent convertir et rallier quelques tribus berbères, et s'emparèrent du reste de la province, non sans difficulté en raison de la résistance d'autres Berbères finalement vaincus, et Carthage, en dépit de l'envoi d'une flotte impériale de secours, tomba définitivement en 698. En Orient, la Cilicie longtemps disputée fut perdue, et l'Arménie devint une province dotée d'un gouverneur arabe. La frontière s'établit pour plusieurs siècles sur les montagnes du Taurus, largement dépeuplées, et les Arabes furent même à plusieurs reprises capables de prendre pied sur le plateau cappadocien, mais en furent chaque fois délogés.

Le moment sembla d'autant plus propice pour un nouvel assaut contre Constantinople que le pouvoir impérial vacillait. Justinien II chassé du pouvoir revint en 705, mais fut à nouveau renversé et massacré avec sa famille en 711, mettant fin à la dynastie héraclide. En quelques années, plusieurs empereurs se succédèrent sur le trône, dans une atmosphère de complots et de coups d'État. Les musulmans

préparèrent une nouvelle expédition, en comptant sur la révolte du stratège des Anatoliques, Léon l'Isaurien, qui les dupa en entrant à Constantinople au printemps 717 avant l'arrivée de l'ennemi. Durant un an, en 717-718, une énorme flotte et une armée nombreuse assiégèrent à nouveau la ville, mais l'hiver particulièrement rude, l'attaque des Bulgares sur les arrières et la destruction partielle de la flotte provoquèrent le repli des assaillants.

Cet ultime échec fut de grande conséquence, car les musulmans durent se résigner à la survie d'un Empire chrétien, alors qu'ils avaient espéré réunir le monde connu, la Perse et Byzance, pour témoigner de la supériorité de leur foi. Ils ne cherchèrent plus à se substituer simplement à la domination byzantine, mais commencèrent, dès avant 700, à développer leurs institutions propres, se dotant d'une monnaie spécifique, le dinar, désormais rival du *nomisma*, arabisant l'administration. Leur seconde défaite face aux invincibles murailles de la Nouvelle Rome les fit se tourner davantage vers l'Orient, évolution sanctionnée en 750 par l'arrivée des Abbassides qui transférèrent le centre du pouvoir de Damas vers l'Irak, où Bagdad fut fondée peu après, signe d'un renoncement à s'emparer de la capitale chrétienne.

I. La réponse au défi musulman

1. L'inquiétude des esprits

La vitesse extraordinaire avec laquelle le califat s'est développé a toujours étonné les historiens modernes, mais n'avait pas moins interrogé les contemporains. Les musulmans considéraient que cette série de triomphes prouvait le soutien de leur Dieu et la véracité de la révélation prophétique de Mahomet. Cette explication ne pouvait être acceptée par les chrétiens, sinon par ceux qui se convertirent, et il y en eut, quoique en nombre limité. Une seule raison était acceptable, Dieu punissait son peuple pour ses péchés. À partir de là, les analyses divergeaient, les jacobites et les coptes estimaient que les empereurs étaient châtiés pour les avoir maltraités, alors que les chalcédoniens jugeaient que les provinces d'Orient étaient victimes des invasions parce qu'elles étaient peuplées d'hérétiques.

Les savants contemporains ont parfois suivi les justifications avancées dans les textes anciens. Les Arabes, en effet, n'ont bénéficié d'aucune arme nouvelle ni d'un effet de surprise, puisque c'étaient eux qui

défendaient la frontière face à leurs congénères de la péninsule Arabique, aussi bien du côté byzantin que du côté perse. Leur seul avantage résidait dans leur position centrale qui leur a permis d'envoyer rapidement des troupes de renfort sur n'importe quel point du front. Des savants ont aussi avancé, à titre d'hypothèse, que la péninsule Arabique aurait été épargnée par les épidémies récurrentes de peste, donnant aux armées arabes l'avantage du nombre, mais on manque de preuves formelles. On a donc cherché du côté des divisions religieuses, incontestables, qui auraient affaibli la résistance byzantine, car les populations locales auraient bien reçu les Arabes. Il est vrai aussi que la Syrie et l'Égypte développaient des particularismes locaux, abandonnant le grec au profit du syriaque et du copte, laissant présager un détachement de l'Empire. Incontestablement, une partie de la hiérarchie monophysite a, dans un premier temps, bien accueilli les nouveaux venus qui n'avaient, à la différence de l'ancienne administration, aucune raison de favoriser les chalcédoniens, appelés désormais melkites, et elle leur a parfois permis de récupérer, comme à Édesse, des églises précédemment confisquées.

Cependant, avant la conquête, rien ne permet d'affirmer que le loyalisme à l'égard de Constantinople faiblissait en Orient. Le fait d'être monophysite n'entraînait pas l'adhésion au nouveau régime. Une partie des Ghassanides, monophysites, défaits aux côtés des Byzantins au Yarmouk, préféra se replier en Cappadoce plutôt que de se rallier aux vainqueurs. Les Arabes surent saisir la chance historique que leur avait offerte la guerre byzantino-perse, qui avait affaibli considérablement les deux Empires et les avait libérés de la surveillance des deux belligérants. Ceux-ci avaient jusque-là pris soin de ne jamais laisser se réaliser l'union des tribus arabes.

2. Les ajustements financiers et militaires

Les finances de l'Empire subirent inévitablement le contrecoup des défaites en Orient, car la plus grande partie des ressources fiscales et sans doute aussi du stock métallique était perdue. Or, les besoins de l'armée ne pouvaient être négligés, lors même que la survie de l'Empire était en jeu. Il fallut s'adapter et rechercher les solutions les plus économiques. Le mercenariat, qui impliquait une paie régulière en numéraire, fut pratiquement abandonné. Héraclius ordonna le repli de l'armée du *magister militum* d'Orient puis, quelques années plus tard, les troupes stationnées en Arménie furent aussi ramenées en Asie

Mineure. Les soldats d'élite de la capitale furent aussi dispersés dans des garnisons provinciales, principalement en Bithynie. Les combattants ne percevaient plus que rarement une solde en or, peut-être tous les quatre ans, mais ils étaient ravitaillés directement par les impôts que les paysans versaient sans doute en nature. Il était nécessaire de rapprocher le bénéficiaire de l'impôt du contribuable, car les blés et autres grains coûtaient fort cher à transporter, autrement que par voie maritime. On y verra la raison de la dispersion des hommes sur tout le territoire anatolien, solution qui, sur le plan militaire, présentait plutôt un inconvénient, car la mobilisation contre les puissants raids arabes était de ce fait plus lente.

Lorsqu'il fallut recruter de nouveaux soldats, la levée des combattants – souvent fils de vétérans, car le service était devenu héréditaire – s'effectuait dans le cadre des nouvelles circonscriptions qui furent appelées thèmes et prirent le nom des anciennes régions où stationnaient les unités accueillies : thème des Anatoliques (Orient), des Arméniaques (Arménie), de l'Opsikion (*obsequium*, la garde), etc. Des stratèges, qui cumulèrent les responsabilités militaires et civiles pour mieux réagir au danger, furent nommés à la tête des thèmes, remplaçant les anciens *magistri militum*. Progressivement, le reste de l'administration civile se modela sur les thèmes, qui furent subdivisés à partir de Constantin V, car leurs stratèges s'étaient montrés trop puissants en cas de rébellion, et les vieilles provinces romaines disparurent au cours des viii^e-ix^e siècles. De nouveaux thèmes furent créés lorsque la menace arabe se précisa, comme en Sicile, ou lorsque l'Empire réorganisa les pays envahis, comme le Péloponnèse, puis l'Hellade (la Grèce centrale). La flotte fut aussi redistribuée selon le même principe : à un thème de matelots, les Karavisiens, succédèrent des thèmes maritimes, dont le principal fut celui des Cibyrrhéotes autour d'Attaleia, au sud-ouest de l'Asie Mineure.

Par ce système économique, l'Empire a maintenu non une simple milice paysanne, mais d'importants effectifs de soldats entraînés, même s'ils étaient insuffisants, comparés à ceux des assaillants. Au cours des siècles, deux évolutions se dessinèrent. D'une part, les soldats des *thémata* s'enracinèrent progressivement dans leur région, car le peu de numéraire qu'ils percevaient suffisait à leur permettre d'acheter des terres ou d'épouser les filles des notables locaux auxquels ils s'agréèrent. D'autre part, dès que la réanimation de l'économie dans les provinces proches de la capitale permit une circulation monétaire accrue, Constantin V et ses successeurs purent progressivement réclamer à nouveau le paiement des impôts en numéraire et reconstituer une armée de mercenaires, toujours disponibles et souvent à leur dévotion, les *tagmata*.

En 718, l'Empire est bien différent de ce qu'il était deux siècles plus tôt. Sans doute quelques institutions ont tenu bon, en dépit de graves crises temporaires : le pouvoir impérial est ragaillardé par les récentes victoires, le *nomisma* est intact, des fonctionnaires compétents ont maintenu une administration solide, réduite cependant à l'ancienne préfecture d'Orient. Pour le reste, le contraste est saisissant. L'Empire est singulièrement plus ramassé sur l'Asie Mineure. On y parle grec, presque exclusivement, sauf en Italie. Il apparaît aux yeux des Arabes comme fondamentalement rural, limité à des échanges commerciaux alanguis, et fortement militarisé. Après la perte d'Alexandrie et d'Antioche, l'isolement de Thessalonique, il ne compte plus qu'une métropole, Constantinople. Encore ne renferme-t-elle plus qu'une faible part des habitants du temps d'Anastase, peut-être moins d'un cinquième. Elle garde cependant son aspect de capitale romaine, et les notables continuent à résider dans d'anciens palais construits trois siècles plus tôt. Les sénateurs ont cessé de compter en tant que classe sociale dominante par sa richesse – Justinien déjà avait confisqué les fortunes qu'il jugeait excessives – pour devenir un simple groupe des plus hauts dignitaires, dont le rôle politique s'est effacé au profit de l'armée. Incontestablement, dès l'époque de Justinien, la mobilité sociale s'est accentuée, et les désastres des siècles suivants ouvrent des opportunités aux soldats de fortune et aux étrangers de toutes origines. Sur le plan religieux, l'Empire est plus homogène, puisque les monophysites sont passés sous la domination des califes. Ses habitants, y compris l'empereur, restent incertains de son futur et s'en remettent plus que jamais à Dieu par l'intercession des saints, de leurs reliques et de leurs images.

Chapitre III

Le renouveau de l'empire (718-1057)

Après avoir échappé à l'anéantissement grâce aux murailles de la capitale et à la résistance obstinée des défenseurs et des habitants, l'Empire byzantin retrouve assez de forces pour riposter avec une vigueur accrue aux assauts des musulmans. La confiance en la protection divine se renforce progressivement, tandis que les conditions matérielles s'améliorent lentement, si bien que, au ^x^e siècle, les armées impériales reprennent l'initiative en Orient, puis en Occident, puis portent les frontières sur le Danube et au-delà de l'Euphrate, au milieu du siècle suivant.

I. Des Isauriens aux Amoriens

1. La querelle des images

La victoire de 718 avait conforté le pouvoir de l'usurpateur Léon III l'Isaurien, mais la situation restait difficile, car les Arabes continuaient de s'aventurer profondément en Anatolie et faillirent en 727 s'emparer de Nicée, la capitale de l'Opsikion, le thème asiatique qui protégeait la capitale. Un séisme à Santorin, suivi d'un raz-de-marée dévastateur, suggérait que la colère divine frappait toujours l'Empire chrétien. Toutes les hérésies avaient pourtant disparu, depuis que les empereurs avaient abandonné le monothélisme et, comme Dieu ne saurait être injuste, l'empereur s'interrogeait sur les pratiques religieuses des Byzantins susceptibles de provoquer sa colère.

Le culte des images avait, de longue date, suscité l'hostilité d'une partie des clercs, qui s'appuyaient sur l'interdit biblique de représenter Dieu. Il avait cependant reçu l'approbation implicite de l'Église lorsque, au plus fort des dangers, les icônes de la Vierge, menées en procession, avaient attiré la protection de la Mère de Dieu sur sa ville. Toutefois, comme ses contemporains, Léon III, homme d'une grande

piété, avait observé que ce culte prenait des formes extrêmes : la poussière des icônes était censée guérir, des parents donnaient pour « parrain » à leur enfant une icône. En éliminant le culte et ses excès, entachés d'idolâtrie, l'empereur espérait apaiser le courroux divin. Lors d'une séance solennelle tenue en 730 dans le palais, le souverain condamna officiellement ce culte, ouvrant ainsi ce qu'on appelle la querelle des images.

L'histoire du premier iconoclasme – littéralement le fait de briser les images, c'est-à-dire toute représentation, sur quelque matériau que ce fût, du Christ, de la Vierge et des saints – reste fort mal connue, puisqu'elle ne peut se fonder que sur les écrits polémiques des partisans des images (iconodoules), qui ont détruit tous les textes favorables aux empereurs isauriens. Les premières réactions au décret de Léon III restèrent fort modérées. Le patriarche Germain démissionna et se retira paisiblement dans un monastère, le pape Grégoire II protesta, car le rapport avec les images, simple illustration de la Bible destinée à instruire les fidèles analphabètes, différait en Occident. La papauté fut davantage heurtée lorsque Léon III lui enleva l'Illyricum avec Thessalonique, pour le rattacher au patriarcat de Constantinople, faisant ainsi coïncider limites religieuses et politiques. Peu avant sa mort en 740, Léon III remporta aux côtés de son fils, Constantin V, la nette victoire d'Akroïnon sur une importante colonne arabe, qui conforta durablement la position byzantine, d'autant plus qu'éclatait dans le califat la guerre civile entre les Omeyyades et les Abbassides.

L'iconoclasme ne prit une forme militante que sous Constantin V, solide théologien, qui condamnait, à titre personnel, le culte de la Vierge et des reliques et s'attaqua aux moines attachés à l'iconodoulie. Il s'appuyait pour justifier le bien-fondé de son choix, sur les victoires remportées contre les Bulgares et contre les Arabes. Dès lors, l'évolution de la querelle des images fut fortement liée à la situation extérieure de l'Empire, tant la victoire des armées impériales attestait le soutien divin. En 754, au concile de Hiéreiia, palais proche de Constantinople, Constantin V fut suivi par la majorité des évêques byzantins dans son refus de l'iconodoulie. Les conclusions du concile furent rejetées par Rome.

Les iconodoules s'attaquèrent violemment aux empereurs isauriens. Léon III fut accusé de calquer sa pensée sur celles des juifs ou des musulmans, opposants traditionnels à la représentation du divin. Constantin V fut même accusé d'avoir souillé l'eau de son baptême, ce qui lui valut le surnom de Copronyme, et l'ampleur de ses succès militaires fut contestée. L'opposition religieuse se distinguant mal de

la rébellion politique, elle aboutit, sans qu'on puisse parler de persécution massive, à l'exécution de quelques adversaires dont le plus notoire, Étienne le Jeune, fut massacré en 765 par la soldatesque et la foule de Constantinople.

En 787, cependant, l'impératrice Irène, bru de Constantin V et régente, convoqua un concile, qui ne put se réunir dans la capitale en raison des protestations des soldats, loyaux envers leur ancien chef, Constantin V, et se tint à Nicée. Les décisions de 754 y furent condamnées et, pour la première fois, le culte des images fut introduit dans la doctrine officielle de l'Église, s'appuyant sur l'œuvre de Jean Damascène. Vivant à Jérusalem, sous domination musulmane, ce théologien avait été libre de réfuter les accusations des iconoclastes. Ce retournement avait été possible parce que Irène voulait échapper à la tutelle des fidèles de Constantin V et s'appuyait sur un parti monastique bien installé en Bithynie et issu de la vieille aristocratie constantinopolitaine qui, fuyant la capitale, comme le chroniqueur Théophane le Confesseur, avait fait du mont Olympe une Sainte Montagne.

Après 787, les empereurs enregistrèrent une série d'échecs militaires. Haroun al-Rashid, encore héritier du trône de Bagdad, mena une expédition qui parvint à Malagina en Bithynie, où furent brûlées les écuries impériales. Nicéphore I^{er} subit l'humiliation de payer à Haroun, devenu calife, la capitation pour lui et son fils. Les Bulgares battirent Constantin VI, puis en 811 infligèrent un désastre à Nicéphore I^{er} qui resta sur le champ de bataille, et le khan bulgare, Kroum, vint en 813 assiéger Constantinople. De tels échecs incitèrent les soldats à placer sur le trône un stratège des Anatoliques, Léon V l'Arménien, pour réparer les défaites et dégager la capitale. Après s'être acquitté de cette tâche, Léon V décida, au cours d'un synode en 815, de remettre en vigueur les décisions du concile de Hiérea, malgré l'opposition du patriarche Nicéphore, soutenu par une partie des métropolitains, et le refus de Théodore, issu d'une grande famille de la capitale et higoumène du plus illustre monastère de Constantinople, le Stoudios.

L'iconoclasme connut son dernier soutien en la personne de Théophile, soucieux d'imiter son prédécesseur Constantin V, mais ses combats contre les musulmans s'achevèrent par la désastreuse prise d'assaut, en 838, du berceau de la dynastie, Amorion, alors capitale du thème des Anatoliques. Ce fut encore une femme, Théodora, veuve de Théophile, qui mit définitivement et rapidement fin au second iconoclasme, car les positions des deux camps s'étaient rapprochées. Le culte des images fut définitivement rétabli le 11 mars 843, premier dimanche

de carême, devenu, dans la tradition orientale, le « Dimanche de l'Orthodoxie ».

On s'est beaucoup interrogé sur la signification de l'iconoclasme. On y a vu le souci des empereurs de se concilier la population de l'Asie Mineure, qui formait le principal rempart face aux musulmans et qui aurait été de tradition aniconique, alors que les Balkans et l'Italie auraient été favorables aux iconodoules. Mais on constate que des iconodoules ont cherché refuge en Asie Mineure, alors qu'on croit déceler en Occident, à Naples par exemple, des traces d'iconoclasme. Une doctrine qui avait pour elle le soutien affirmé des empereurs disposait d'un avantage certain. Les troupes sélectionnées par Constantin V suivaient naturellement leur empereur dans ses préférences religieuses. Peut-être peut-on discerner une opposition entre les soldats, le plus souvent des provinciaux, même s'ils résidaient en garnison à Constantinople, iconoclastes dans leur majorité, et les élites de la capitale, plus favorables à l'iconodoulie. Il est aussi possible qu'on surestime, en raison de la nature des sources qui nous sont conservées, l'importance de cette querelle, susceptible certes de mobiliser les élites, alors que la population, dans son ensemble, avait alors d'autres priorités, en premier lieu retrouver la sécurité. Enfin, le succès final des iconodoules mit un terme à la prétention des empereurs à se mêler de définir le dogme et fit triompher le point de vue de Théodore Stoudite, opposé à une telle ingérence impériale.

2. Le front arabe

Les Arabes menaçaient Byzance aussi bien en Occident qu'en Orient. Depuis qu'ils étaient installés en Afrique, les musulmans menaient des raids contre la Sicile mais, en 827, ils débarquèrent et firent de Palerme, prise en 831, la capitale de leur émirat. En quelques décennies, le reste de l'île tomba entre leurs mains, la population grecque se réfugiant surtout dans l'Est de l'île. Byzance perdait une source importante de revenus. À partir de leur nouvelle base, les Arabes attaquèrent la Calabre et la Pouille. Des émirats furent un temps établis à Tarente et à Bari. La Crète fut conquise au même moment par une bande d'Arabes andalous qui, pendant deux siècles, pratiqua la piraterie en mer Égée.

Sur terre, après la défaite cruelle de Théophile en 838, les Byzantins rétablirent la situation et, en 863, remportèrent un vrai succès en détruisant les forces de l'émirat de Mélitène.

3. La restauration de l'Empire en Occident

Les positions byzantines en Italie reculèrent régulièrement face aux Lombards, qui finirent par s'emparer de Ravenne en 751. Constantin V, trop occupé à profiter de la révolution abbasside en Orient, ne pouvait distraire des troupes lorsque le pape Étienne II, craignant de passer sous l'autorité du roi lombard, appela à son secours. Avec l'accord de l'empereur, il se tourna vers les Francs qui, à plusieurs reprises, étaient intervenus dans la péninsule pour le compte des impériaux. Pépin le Bref était précisément en train d'établir une nouvelle dynastie, et un accord fut trouvé facilement ; Pépin repousserait les Lombards et donnerait au pape les terres qui correspondaient en gros à l'ancien exarchat, base du futur État pontifical et, en échange, le pontife légitimerait la monarchie carolingienne naissante. Cette évolution scellait le sort de l'hellénisme à Rome où, dès le ix^e siècle, le savant helléniste se faisait rare, à l'exception d'Anastase le Bibliothécaire. La présence byzantine se réduisait aux seules provinces de l'Italie du Sud et de la Sicile.

À la Noël 800, Charlemagne fut couronné empereur à Rome, sous le prétexte que le trône de Constantinople, alors occupé par une femme, l'impératrice Irène, aurait été vacant. Les Byzantins se firent à l'idée de la pluralité des empereurs, quoi qu'ils aient combattu la revendication naturelle des Carolingiens à tenir l'Italie, qui faisait jadis partie de l'ancien Empire romain d'Occident. Après quelques accrochages pour le contrôle de la Dalmatie et de Venise, qui remplaçaient déjà Ravenne comme principal port de liaison vers l'Orient, les ambassadeurs byzantins à Aix-la-Chapelle acclamèrent Charlemagne en qualité de *basileus*, en réservant toutefois le titre de *basileus* des Romains à leurs seuls souverains qui, à partir de cette date, firent graver cette formule sur leurs monnaies.

4. Les missions et la rivalité entre le patriarche et le pape

Après les bouleversements consécutifs aux grandes invasions, les populations d'Europe centrale commençaient à se stabiliser, et leurs chefs aspiraient à entrer dans le concert des nations chrétiennes, dans l'espoir de conforter leur propre légitimité. Les Byzantins avaient montré moins d'ardeur missionnaire que les Carolingiens qui avaient

converti les Saxons avec la plus grande fermeté, sauf dans les Balkans où, fort discrètement et très progressivement, ils reconstituèrent le réseau des évêchés, qui avait disparu lors de l'avancée des Slaves. Cependant, sollicités par un prince morave trouvant trop pesante la tutelle carolingienne, ils y envoyèrent deux frères, Cyrille et Méthode. Bien que l'Église morave se soit finalement rattachée à Rome et que Méthode ait achevé sa vie comme archevêque romain, l'œuvre des deux frères ne fut pas un échec. Cyrille, grand philologue, mit au point l'alphabet glagolitique, qui a permis de transcrire les langues parlées par les Slaves, et traduisit en slavon la Bible et diverses œuvres des Pères grecs.

Le tsar bulgare, Boris, fut baptisé en 864 et, parrainé par l'empereur Michel III, prit le nom de Michel. Soucieux d'établir une Église indépendante du patriarcat, trop lié à ses yeux au pouvoir impérial, il se tourna vers la papauté qui lui refusa aussi l'autonomie. Les demandes de Boris au pape Nicolas I^{er} irritèrent le patriarche Phôtios qui était alors en conflit avec Rome. Le pape, en effet, avait prêté une oreille favorable aux partisans du patriarche Ignace que Phôtios avait remplacé à la suite d'une intrigue de cour, et avait excommunié ce dernier. Phôtios répliqua en attaquant une nouveauté dogmatique que la papauté, à cette date, n'avait pourtant pas encore adoptée : la Procession du Saint-Esprit par le Père et le Fils (*filioque*) alors que la tradition veut qu'il procède du Père par le Fils. En 867, Phôtios obtint d'un concile constantinopolitain l'excommunication du pape. Après bien des tribulations, le schisme s'acheva par une réconciliation entre Phôtios et une papauté qui avait bien besoin de l'Empire pour la sauver des raids arabes, alors que les Carolingiens n'étaient plus aptes à les repousser. L'accord se fit sur la base de l'égalité des sièges et sur la reconnaissance des usages particuliers de chaque Église.

I. Les transformations du premier siècle de la dynastie macédonienne

1. Des institutions stables

Basile I^{er}, parvenu au pouvoir au prix de l'assassinat de son prédécesseur et ancien bienfaiteur, Michel III, fonda la plus glorieuse dynastie byzantine, celle dite à tort des Macédoniens, puisque Basile

était d'ascendance arménienne, dont la durée même témoigne du renforcement du sentiment légitimiste. Les Macédoniens survécurent à la querelle de la Tétragamie, lorsque Léon VI osa braver l'Église en contractant des quatrièmes noces pour légitimer son jeune fils Constantin VII que son père nommait désormais du seul titre de « Porphyrogénète », né dans la salle de porphyre du Grand Palais, alors que son père était empereur de plein exercice. Les Macédoniens s'accommodèrent également, sans être chassés du pouvoir, de plusieurs régences et d'une série de coempereurs issus de l'armée et de la marine, Romain Lécapène, Nicéphore Phocas et Jean Tzimiskès. Seule l'absence d'héritier mit fin à la dynastie.

2. Un début de reprise économique

La peste de 747-748 marqua la fin des grandes épidémies, ce qui favorisa un lent retournement de la tendance démographique, facilité également par le recul progressif des grandes razzias musulmanes. Les constructions, qui avaient fortement diminué dans la capitale, sauf l'indispensable et coûteuse réparation des murailles, reprennent modestement dès le règne de Constantin V, puis s'accélérent aux siècles suivants. Le Grand Palais reçoit des ajouts importants comme le Triconque et le Karianos sous Théophile. Basile I^{er} rénove un grand nombre d'églises et fait construire dans le Grand Palais l'église appelée Née, destinée à accueillir une série de reliques vétérotestamentaires majeures, en réponse à la construction de l'église du Pharos par Michel III, qui y avait accumulé d'autres reliques, néotestamentaires. En province, l'Asie Mineure occidentale et la Cappadoce, où les sources et des inscriptions attestent la vigueur du renouveau des constructions, à l'initiative des aristocrates, semblent en avance sur les Balkans, même si la tendance est identique. À la fin du x^e siècle, les premiers grands établissements cénobitiques sont établis sur le mont Athos qui devient bientôt le principal centre monastique de l'Empire, à la place de l'Olympe de Bithynie. Saint Athanase fonda Lavra avec l'appui de Nicéphore Phocas, son ami devenu empereur, et, quelques années plus tard, des aristocrates ibères (géorgiens) construisirent Iviron, si bien que la Sainte Montagne, rapidement, abrita des dizaines de couvents et de simples cellules, organisés sur un territoire réservé aux moines et interdit aux eunuques, aux enfants et aux femmes, caractéristique conservée jusqu'à nos jours.

La richesse de la cour éclatait lors des cérémonies publiques lorsque les habitants de la Mésè, l'artère principale de la capitale qui aboutit près du Grand Palais et de Sainte-Sophie, décoraient de soieries

maisons et boutiques. Les soies pourpres, réservées à l'empereur, étaient fabriquées dans les ateliers du Palais et ne pouvaient être vendues, à la différence des soies de couleur. Cette activité textile engageait plusieurs corps de métiers, dont les attributions étaient bien précisées. La soie brute venait de l'Empire, mais aussi de Syrie, comme à l'époque protobyzantine. L'empereur Léon VI fit établir par le préfet de la ville un règlement, connu sous le nom de *Livre de l'éparque*, qui décrit l'organisation de certains métiers, ceux du luxe (soyeux, orfèvres, banquiers), mais aussi ceux indispensables à la vie des citoyens, comme les boulangers. Les empereurs veillaient à ce que le prix du grain, du moins à Constantinople, reste accessible et assez stable, ce qui fut le cas durant l'époque macédonienne où une pièce d'or, soit le salaire mensuel d'un ouvrier qualifié, permettait d'acheter environ 150 kg de blé. Des stocks étaient conservés dans des greniers publics que l'empereur faisait ouvrir en cas de disette.

Contrairement à ce qu'on a parfois affirmé, l'économie byzantine médiévale reposait sur la liberté des échanges, même si l'État veillait sur le prix de quelques denrées stratégiques, si le fisc prélevait une taxe sur les transactions, correspondant en principe à 10 % de la valeur des marchandises, et si la production des domaines publics était versée aux fonctionnaires sous forme d'annone, en complément de leur salaire en numéraire. Le préfet, qui avait en charge la sécurité de la capitale, surveillait les marchands étrangers, russes, bulgares, syriens, qui n'avaient droit qu'à un temps de résidence limité.

3. Une crise sociale ?

Les empereurs macédoniens, grands législateurs, à commencer par Basile I^{er} et Léon VI qui décidèrent de rénover les lois et nous ont laissé le dernier grand code byzantin, les *Basiliques*, furent conduits à promulguer une série de nouvelles (lois) en faveur de la petite propriété. Les grands domaines avaient toujours existé à Byzance, mais la proportion qu'ils représentaient par rapport à la petite propriété a varié suivant les époques, sans que la documentation nous permette d'étudier de façon précise cette évolution. Toutefois, il semble que les invasions, rendant difficile la gestion de domaines souvent éloignés du lieu de résidence du propriétaire, aient favorisé un accroissement de la petite propriété. Au x^e siècle en revanche, la grande propriété se développait au profit des détenteurs des grands offices et des monastères, ceux que les nouvelles appelaient des « puissants », au détriment des « pauvres », terme qui ne doit pas être pris dans un sens strictement économique, mais plutôt social, le

pauvre étant dépourvu de protecteur influent, donc de relais auprès de l'empereur.

Le mouvement de transformation des petits propriétaires en parèques (paysans dépendants) s'accroissait, notamment en 928, après un terrible hiver suivi d'une famine. Ce désastre avait obligé les paysans à vendre à bas prix leurs terres aux puissants qui, seuls, avaient conservé des réserves financières. Pendant trois quarts de siècle, les souverains multiplièrent vainement les nouvelles en faveur des pauvres, Nicéphore Phocas allant jusqu'à interdire aux monastères l'acquisition de leurs biens. Les empereurs byzantins n'étant pas connus pour leur fibre sociale, pourquoi cet acharnement ? D'une part, jusqu'au x^e siècle, l'impôt foncier le plus important à Byzance reposait sur les communautés villageoises de paysans indépendants. D'autre part, les soldats des thèmes appartenaient à la catégorie des moyens propriétaires dont la disparition risquait de tarir le recrutement de l'armée.

L'échec de la législation entraîna-t-il une aggravation de la condition paysanne ? En principe, le parèque, qui en sus de l'impôt payait un loyer, supportait un prélèvement fiscal plus important. Il bénéficiait cependant d'une protection contre les exactions fiscales et profitait éventuellement des capacités d'investissement de son maître. La grande propriété a sans doute favorisé le développement de l'élevage, particulièrement en Asie Mineure. Elle a également favorisé l'investissement, notamment en Thrace et en Bithynie, à proximité de Constantinople où résidaient les plus riches propriétaires de l'Empire. La production était assurée par l'exploitation familiale, l'esclavage rural ayant disparu et le salariat étant, semble-t-il, peu développé. Les techniques agricoles évoluent peu, car l'araire est mieux adapté aux sols légers des plaines méditerranéennes que la lourde charrue à versoir, encore que le buffle soit employé sur les terres plus grasses de la vallée du Méandre. Des améliorations modestes, mais constantes, telles que l'irrigation, la construction de moulins, la sélection des semences, ont augmenté la productivité. Les historiens pensent aujourd'hui que le rendement du blé à Byzance était plus souvent proche de 1 à 5 que de 1 à 3 comme on l'avait jadis soutenu. Les meilleures terres atteignaient peut-être un rendement de 1 à 7. Il faut souligner que, dans un vaste Empire comme Byzance, les moyennes n'ont pas grand sens. Les paysans, comme beaucoup d'habitants des villes, à commencer par Constantinople entourée d'une ceinture maraîchère, cultivaient des jardins qui fournissaient une part importante de la nourriture quotidienne.

Ajoutons enfin que, dans la période médiobyzantine, les conditions

climatiques ne furent pas trop défavorables, le nombre de famines, sans être négligeable, reste modeste, et le xii^e siècle paraît sous cet aspect particulièrement favorisé. Le parèque était un homme libre, qui pouvait quitter sa terre s'il trouvait un remplaçant. En somme, il n'y eut sans doute pas de régression sociale, ce qui explique pourquoi, dans les documents, on voit les paysans choisir délibérément le statut de parèque.

Après Basile II, qui fut le dernier à prendre des mesures énergiques contre les abus des puissants, le mouvement de concentration des terres se poursuivit, bien que la législation macédonienne soit restée en vigueur. Au xii^e siècle, la grande propriété était désormais très largement dominante. La fiscalité fut adaptée, et les empereurs exploitèrent plus efficacement les biens de la couronne et ceux du fisc, qui augmentaient grâce aux confiscations à l'endroit des rebelles, nombreux, aux conquêtes et enfin aux biens tombés en déshérence. Les souverains cessèrent de les revendre à bas prix, y établirent des parèques, organisèrent les domaines publics en curatories, et ainsi exploitées, les terres publiques fournirent le gros des revenus fiscaux. Les villes de l'Orient, reprises à la fin du x^e siècle, plus actives que celles des autres provinces de l'Empire, contribuèrent à l'accroissement des revenus de l'État. Un fonctionnaire byzantin fut même, un temps, installé à Alep pour lever l'impôt sur les transactions concernant les produits de luxe.

4. Une nouvelle armée

Progressivement, le soldat du thème ou stratiote avait acquis des terres et, au x^e siècle, il jouissait, en échange du service (la *strateia*), d'une exemption fiscale. Le recul inéluctable de la petite propriété entraînait l'affaiblissement des armées thématiques. Le détenteur de la *strateia* ne désirait plus être mobilisé et préférait souvent racheter son absence à l'armée, soit en substituant un autre combattant, soit en versant une somme d'argent compensatoire. Ces stratiotes étaient également peu exercés, à l'exception d'une minorité entourant le stratège. Le récit des opérations militaires montre que les officiers byzantins ne comptaient plus sur les stratiotes pour conduire leurs grandes offensives contre les musulmans, car ces campagnes impliquaient une longue absence hors du foyer. Les empereurs, tel Nicéphore Phocas, généralisèrent la fiscalisation de la *strateia* pour financer le recrutement de mercenaires et développer les *tagmata*. À la tête de ces contingents de soldats professionnels, les grands empereurs militaires menèrent les conquêtes entre 963 et 1025.

En raison de l'échec des armées byzantines au ^{xi}^e siècle, des historiens ont souvent critiqué cet abandon de l'armée « nationale », parce que beaucoup d'étrangers furent recrutés, mais de nombreux Grecs formèrent aussi des *tagmata*, ceux des Thessaliens, des Macédoniens par exemple. Il faut ajouter que la notion d'« étranger », dans un Empire multiethnique, est relative. En réalité, les mercenaires, à condition d'être régulièrement payés, combattaient avec autant de courage que les stratiotes. De plus, les empereurs étaient à même de choisir les meilleurs spécialistes, soit au ^{xi}^e siècle, les cavaliers lourds normands, les archers montés petchenègues ou arabes, les archers à pied arméniens, etc. Les régiments étrangers étaient souvent commandés par un officier de même ethnie, mais ils restaient sous l'autorité d'un état-major byzantin. Ces troupes se distinguaient bien des auxiliaires, enrôlés seulement le temps d'une campagne et gardant leur commandement propre. Les armées thématiques disparurent définitivement au cours du ^{xi}^e siècle, car la nouvelle organisation correspondait à une meilleure efficacité.

5. La guerre acritique et les premiers succès

Sur le front oriental, encore prioritaire, les Byzantins se heurtaient principalement aux forces des émirs de Mélitène et de Tarse et, temporairement, à celles des pauliciens, des hérétiques dualistes (mouvements qui considèrent que deux mondes coexistent : l'un, bon, créé par Dieu ; l'autre, terrestre et donc mauvais, créé par le Diable) qui avaient fui les persécutions impériales. Les raids étaient conduits presque chaque année, mais sur une échelle limitée. Élément nouveau, les stratèges des thèmes frontaliers ripostaient, franchissant à leur tour les passes du Taurus, et envahissaient la Cilicie ou la haute Mésopotamie. Beaucoup d'Arméniens vinrent se joindre au combat contre les infidèles, leur pays se libérant, avec l'aide de Byzance, du joug arabe. Les populations étaient habituées à ce type de guerre limitée, acritique (à la frontière) : lorsqu'un raid ennemi était signalé, les villageois, prévenus par des guetteurs, se réfugiaient avec leur bétail dans des lieux inaccessibles – montagnes, forteresses ou villages souterrains comme en Cappadoce. Les dégâts étaient limités et les prisonniers, à intervalles plus ou moins réguliers, échangés.

Cette mobilisation guerrière créa une société spécifique dans laquelle les soldats étaient personnellement attachés à leurs chefs, qui les enrichissaient par le butin fait sur l'ennemi. Quelques grandes familles, les Doukai, les Argyroi, les Sklèroi, les Phocas parmi d'autres,

fournissaient l'encadrement. L'état d'esprit de ces combattants, champions des chrétiens face à des musulmans animés de l'esprit de djihad, n'était pas compris à Constantinople, épargnée par les raids ennemis. En revanche, lorsqu'un général rebelle passait dans le camp musulman, il était toujours bien accueilli et se voyait souvent confier d'importantes charges. De même, des transfuges arabes n'hésitaient pas à franchir la frontière, et on relève, parmi les hauts fonctionnaires byzantins de l'époque, quelques noms qui trahissent une origine arabe.

Les armées thématiques furent parfois renforcées par les *tagmata*. Les Byzantins avaient clairement l'initiative et finirent par prendre, en 934, Mélitène, clé de la route vers l'Euphrate. Mais ils recevaient aussi des coups. Thessalonique fut prise en 904 par un renégat et une partie de ses habitants vendus comme esclaves en Crète. Basile I^{er} fut incapable de sauver Syracuse et la Sicile, mais récupéra Bari, tombée un temps aux mains des musulmans.

Dans les Balkans, la Bulgarie échut au fils de Boris, Syméon, qui avait été éduqué à Constantinople et mena une politique expansionniste. Léon VI eut beau faire appel, dans la grande tradition de la diplomatie impériale, à une alliance de revers, celle des Hongrois, peuple païen de race turque établi depuis peu au nord du Danube, il fut vaincu et dut traiter. Sous la régence de Constantin VII, le conflit reprit pour des motifs économiques, le contrôle des routes du commerce, et Syméon, de nouveau vainqueur à Anchialos en 917, s'empara un temps d'Andrinople. Il poursuivit son offensive sous Romain Lécapène et, en 924, son armée campant devant Constantinople, il prétendit devenir « tsar des Bulgares et empereur des Romains ». N'ayant pas les moyens de prendre la ville de vive force, faute d'une flotte, Syméon, après une entrevue avec Lécapène, se retira contre la promesse du versement annuel d'un tribut et la reconnaissance de la plupart de ses conquêtes. À sa mort en 927, la Bulgarie, affaiblie par cet intense effort de guerre et touchée par l'hérésie dualiste des bogomiles, choisit la paix, d'autant plus que Pierre, fils de Syméon, avait épousé une petite-fille de Romain Lécapène.

I. L'apogée médiéval (959-1057)

1. Le triomphe sur l'islam

Dans la seconde moitié du x^e siècle, les armées byzantines d'Orient furent commandées par une série de généraux particulièrement

compétents, issus de l'aristocratie anatolienne. Une famille se distingua, celle des Phocas, qui allait conduire à ce que Gustave Schlumberger a appelé « l'épopée byzantine ». Les circonstances devenaient favorables : l'Anatolie, qui se repeuplait et avait retrouvé une économie plus vigoureuse, fournissait des troupes plus nombreuses. Les autres fronts étaient relativement tranquilles, si l'on excepte les raids des Arabes d'Afrique et de Sicile. Du côté musulman, la désagrégation du califat abbasside s'accroissait, et les forces de Bagdad n'intervenaient plus contre Byzance, l'esprit du djihad s'étant fortement atténué en dehors des régions frontalières. La reconquête byzantine aurait été plus rapide et plus précoce sans la résistance brillante d'un émir de la frontière, le Hamdanide Sayf el-Dawla, maître d'Alep et d'Antioche, qui sut rameuter les volontaires du djihad pour mener des raids en profondeur contre le territoire byzantin.

Nicéphore Phocas, nommé chef de l'armée, et son frère Léon, après une lutte longtemps indécise, finirent par infliger de terribles défaites au Hamdanide. Signe de la puissance retrouvée de l'Empire, Nicéphore, grâce à un débarquement impliquant plusieurs dizaines de milliers d'hommes, formidable opération logistique, réussit en 961 à reprendre la Crète, améliorant la sécurité de la mer Égée et contribuant au renouveau du grand commerce maritime. Quatre ans plus tard, Chypre redevenait byzantine. En 963, Nicéphore, qui tenait le pouvoir aux côtés de Basile II (963-1025), poursuivit son offensive contre les musulmans, franchit les passes du Taurus qui, depuis des siècles, marquaient la frontière, s'empara de la Cilicie et de la Syrie du Nord, reprit Antioche, siège d'un patriarcat, et fit de l'émirat d'Alep un État dépendant de l'Empire. Jean Tzimiskès, son successeur (969-976), consolida l'avance byzantine en repoussant l'attaque des Fatimides récemment installés en Égypte et mena personnellement une armée en Syrie jusqu'à Damas. À ce moment, anticipant les croisades, la reprise de Jérusalem n'était plus inconcevable. Les terres reconquises furent repeuplées en faisant appel aux chrétiens restés sous domination musulmane. Ceux-ci, pour la plupart jacobites, vinrent s'établir en grand nombre dans le duché d'Antioche récemment créé et fondèrent, avec l'approbation impériale, de nouveaux évêchés et des monastères, centres de diffusion de la culture syriaque.

Les empereurs suivants ne menèrent plus que des opérations limitées qui, le plus souvent, avortèrent, puisque Basile II en personne échoua à s'emparer de Tripoli et que Romain III se ridiculisa en se faisant battre par les Mirdasides d'Alep, modestes émirs qu'il avait voulu chasser de leur ville. En revanche, l'importante cité mésopotamienne d'Édesse, de peuplement syriaque et arménien, fut annexée en 1031. L'ultime expansion en Orient se fit aux dépens des royaumes

arméniens. Grâce à l'appui de l'Empire, les Arméniens s'étaient dégagés de l'emprise arabe au cours du ^x^e siècle, mais ils restaient divisés en plusieurs royaumes souvent rivaux. Sous Basile II, Sénachérîm, craignant les premières attaques turques, livra à l'empereur, en 1022, son royaume du Vaspourakan, en échange de dignités et de vastes domaines en Cappadoce. Gagik, roi d'Ani, perdit son indépendance en 1045. Ces acquisitions rencontrèrent l'hostilité d'une partie de la population arménienne, soutenue par ses élites militaires et religieuses. Les empereurs, pour adoucir cette opposition, accordèrent aux chefs arméniens, dont Gagik d'Ani et ses principaux officiers, des titres et de nombreux domaines, toujours en Cappadoce, politique qui permettait d'affaiblir la résistance locale et de renforcer le peuplement de l'Anatolie, tout en contrôlant l'ancienne aristocratie qui avait causé tant de soucis à Basile II.

2. La maîtrise des Balkans

Les Byzantins avaient progressivement réoccupé les territoires envahis par les Slaves, établissant de nouveaux thèmes et leur concédant des enclaves où ils s'administraient assez librement, contre la fourniture d'un tribut et d'un contingent militaire, tels les Mélingues et les Ézérîtes du Péloponnèse. Toutefois, c'étaient les rapports avec les Bulgares qui déterminaient la situation dans les Balkans. Depuis la mort du tsar Syméon, la paix régnait en échange d'un modeste tribut donné par les Byzantins. L'empereur Nicéphore Phocas refusa de le verser, car il ne se justifiait plus en raison du nouveau rapport de force. Pour soumettre les Bulgares, il fit appel aux Russes du prince de Kiev, Sviatoslav, bien qu'ils aient été païens. Ces derniers réussirent au-delà de toute espérance à pénétrer en Bulgarie et à s'emparer de la capitale, Preslav, mais refusèrent de quitter un pays qui leur apparaissait si opulent. Il revint au successeur de Nicéphore Phocas, Jean Tzimiskès, de les repousser au prix d'une lutte intense. En 972, la Bulgarie était pour l'essentiel soumise, mais Tzimiskès avait dû concéder aux Russes le renouvellement du traité de commerce, qui autorisait leurs marchands à séjourner dans la capitale.

Les Bulgares recouvrèrent cependant leur liberté grâce à Samuel, qui chassa les Byzantins et reconstitua un nouvel État, dont toutefois le cœur était situé plus à l'ouest que du temps de Syméon, dans la région d'Ochrid. Un long conflit l'opposa à Basile II qui ouvrit son règne personnel, en 986, par une campagne malheureuse contre les Bulgares. Ensuite, l'empereur et ses généraux menèrent de longues offensives et finirent par absorber toute la Bulgarie, en 1018, sans

qu'une telle conquête ait été projetée dès l'origine, la guerre s'étant déroulée en fonction des initiatives du tsar bulgare. Finalement, en 1014, Basile remporta une victoire décisive sur l'armée de Samuel, dont une partie des prisonniers fut aveuglée. Quatre ans plus tard, en 1018, les derniers membres de la dynastie régnante se rendirent et furent rapidement intégrés aux élites impériales.

Pour la première fois depuis le règne de Maurice, le Danube marquait la frontière de l'Empire. Prudemment, Basile II octroya à l'Église bulgare un statut particulier et s'efforça de ne pas modifier les impôts payés du temps de l'indépendance. La Bulgarie, en dépit de plusieurs révoltes au xi^e siècle, fut administrée par les Byzantins jusqu'en 1186. Par cette annexion, l'Empire renforçait sa partie européenne, qui faisait contrepoids à l'Asie Mineure et tenait les villes du bas Danube, animées par les échanges commerciaux avec les peuples de la steppe. Or, c'est sans doute dans les Balkans, aux xi^e et xii^e siècles, que l'expansion démographique et économique fut la plus vive. En dominant à nouveau une grande partie de la côte dalmate et l'axe principal des Balkans, la *via Egnatia*, qui joignait Dyrrachion à Thessalonique, puis à Constantinople, Byzance profita aussi du dynamisme précoce des villes italiennes.

La protection des Balkans fut complétée par le raffermissement des positions byzantines en Italie, un temps menacées par les Arabes de Sicile et d'Afrique, et, au nord, par les princes lombards et les empereurs germaniques. En effet, depuis qu'en 962 Otton I^{er} avait reçu à Rome la couronne impériale, l'Italie redevenait un sujet de discorde avec les Byzantins. Otton II, qui avait pourtant obtenu la main d'une princesse byzantine, nièce de Jean Tzimiskès, attaqua vainement les villes fortifiées, avant d'être sévèrement battu en Calabre par les Fatimides d'Afrique, en 982. Sous Basile II, la Pouille et la Calabre tout entières furent pacifiées et placées sous l'autorité impériale. Basile II, à la veille de sa mort, en 1025, préparait la reconquête de la Sicile, qui fut entreprise avec succès quelques années plus tard par Georges Maniakès, mais fut interrompue en raison de querelles internes.

Au milieu du xi^e siècle, en dépit de l'apparition de nouveaux périls, les Normands en Italie du Sud, les nomades petchenègues sur la frontière du Danube et les premières incursions des Turcs en Asie Mineure, les Byzantins avaient le sentiment d'avoir désormais des frontières assez sûres sur le Danube et l'Euphrate. Ils avaient fait disparaître les États tampons traditionnels, Bulgarie, principautés caucasiennes, mais, en démilitarisant largement les anciens grands thèmes et Constantinople même, ils avaient concentré leurs troupes d'élite aux frontières,

notamment à Antioche devenue le pilier de la défense byzantine en Orient.

3. La conversion des Russes

L'arrivée soudaine, en 860, des Rhôs ou Russes, un peuple scandinave, devant Constantinople avait surpris et terrorisé les habitants de la capitale. Le patriarche Phôtios envoya une mission pour les convertir, espérant atténuer leur sauvagerie et les introduire dans les relations diplomatiques « civilisées », et, dans l'une de ses lettres, il se réjouit de son succès. Cette première conversion de la fin du ix^e siècle n'a guère laissé de traces, et les nouveaux fidèles disparurent sans doute en même temps que le premier khaganat russe établi autour du lac Ladoga, dans le Nord de la Russie.

Un nouvel État russe, tout aussi redoutable par ses attaques sur Constantinople, établit sa capitale à Kiev. Les assauts répétés des Russes, capables sur leurs petits vaisseaux de bois, les monoxyles, de descendre le Dniepr et de longer les côtes de la mer Noire, obligèrent les Byzantins à concéder à plusieurs reprises des traités de commerce, certes fort réglementés, mais les Russes furent ainsi amenés à côtoyer des marchands chrétiens, aussi bien à Kiev qu'à Constantinople. Quelques-uns se convertirent à titre personnel, dont la princesse Olga, mais son fils, Sviatoslav, restait attaché avec sa garde personnelle aux dieux traditionnels des Scandinaves. Vladimir, petit-fils d'Olga, décida de se faire baptiser et négocia avec Basile II, au moment où celui-ci était aux prises avec la rébellion de Bardas Phocas. Il obtint de l'empereur la main de sa sœur, Anne, une princesse porphyrogénète, privilège inouï qui mit Vladimir au-dessus de tous les souverains de la steppe. En échange, Vladimir envoyait à l'empereur 4 000 combattants qui formèrent le corps des Varanges, auquel fut confiée plus tard la garde du Palais.

La conversion de Vladimir en 988 et la fondation de l'Église russe, dont les premiers métropolitains résidant à Kiev furent presque tous des Grecs pendant le premier siècle de son existence, ouvrirent à l'influence de Constantinople un vaste champ d'expansion.

4. La puissance de l'aristocratie

Depuis l'époque des Isauriens, une nouvelle aristocratie d'origine militaire s'est progressivement dégagée, car elle tenait le premier rôle lors des guerres contre les Arabes. Les plus célèbres adoptèrent un

nom transmissible qui proclamait la gloire de la famille, et cette habitude aristocratique se répandit progressivement jusqu'à se généraliser au ^{xi}^e siècle, y compris chez les civils. Les stratèges et leurs subordonnés formaient un groupe quasi héréditaire. Les plus hautes charges restaient aux mains de quelques familles, pourvu qu'elles aient le soutien de l'empereur du moment. L'ascension des Phocas suit ainsi le développement de la lignée macédonienne. Le premier d'entre eux fut remarqué par Basile, le fondateur de la dynastie. Son fils, Nicéphore l'Ancien, devint le général favori de Léon VI, fils de Basile. Lorsque Constantin VII, fils de Léon VI, fut contraint d'accepter un coempereur, Romain Lécapène, les fils de Nicéphore l'Ancien, Léon et Bardas l'Ancien, subirent une disgrâce, qui dura jusqu'à ce que Constantin VII redeût maître absolu du pouvoir. Alors, il confia à Bardas, promu domestique des scholes, le commandement de l'armée centrale, et chacun des fils de ce dernier – Nicéphore, Léon, Constantin – se vit confier un thème d'Orient : les Anatoliques, la Cappadoce, berceau de la famille et le thème de Séleucie. Enfin, lorsque Romain II laissa deux enfants mineurs en 963, c'est tout naturellement Nicéphore Phocas, alors domestique des scholes, qui devint coempereur.

À Constantinople, la vieille classe sénatoriale, affaiblie, avait sans doute en partie survécu aux troubles des ^{vii}^e et ^{viii}^e siècles ; elle peuplait les bureaux de la capitale et occupait quelques-uns des postes les plus élevés de la hiérarchie ecclésiastique. La famille du patriarche Phôtios en est une remarquable illustration : entre la première génération qui remonte à la fin du ^{vii}^e siècle et les dernières, contemporaines de Basile II, elle compte nombre de hauts dignitaires, plusieurs patrices aux ^{vii}^e et ^{viii}^e siècles, titre qui, à cette date, plaçait son titulaire au premier rang à la cour, un grand juriste, le magistre Cosmas, et quatre patriarches, Taraise sous Irène, Phôtios sous Michel III et Basile I^{er}, Sisinnios et Serge, nommés sous Basile II.

Les élites tant militaires que civiles cherchaient à conserver les fonctions d'autorité au sein de leurs familles, car il fallait à chaque génération reconstituer des fortunes mises à mal par les partages équitables entre les enfants, y compris les filles, selon le droit en vigueur. Les mariages qui unissaient les familles de haut rang contribuaient à maintenir leur niveau puisque les filles apportaient des dots, mais, en dernier ressort, c'est la faveur impériale qui enrichissait le plus rapidement. C'est encore le souverain qui, souvent, offrait la résidence de prestige à Constantinople, mais sûrement à titre viager, ce qui lui évitait de se dépouiller. Sans doute tous les notables, les « puissants », avaient-ils à cœur d'acheter des terres, principalement dans leur province d'origine, renforçant ainsi leur enracinement local,

comme les Phocas et les Maléïnoi, leurs parents par alliance, en Cappadoce, ou les Doucas en Paphlagonie. Cependant, la rente foncière restait assez faible par rapport aux revenus que fournissaient les plus hautes charges et dignités. Cette obligation de solliciter des charges pour leurs enfants donnait au souverain un atout maître pour s'assurer de la fidélité de ces puissantes lignées.

5. La centralisation des élites

Le règne de Basile II vit de grands changements dans les rapports entre l'aristocratie militaire et le pouvoir impérial. Basile, trop jeune pour régner, vécut longtemps sous la tutelle de Nicéphore Phocas, de Jean Tzimiskès et enfin de Basile Lécapène, son grand-oncle. Ce dernier connut une première alerte lorsque Bardas Sklèros, un des héros de la guerre contre les Russes en 972, se rebella en 976, avant d'être finalement vaincu trois ans plus tard par Bardas Phocas, neveu de l'empereur Nicéphore, nommé domestique des scholes, qui fit appel à ses amitiés ibères pour obtenir des renforts décisifs. Lorsque Basile II enfin décida de prendre en main les affaires, au lieu de mener campagne vers l'Euphrate, comme l'attendaient ses généraux issus des grandes familles d'Orient, il attaqua les Bulgares. Vaincu, il fit face au mécontentement des officiers, qui se donnèrent comme chef, en 986, Bardas Phocas. Une nouvelle fois, l'Asie Mineure fut ravagée pendant trois ans par la guerre civile et, finalement, Basile II et son frère Constantin VIII ne durent leur salut qu'au Trésor impérial, qui leur permit de solder les Varanges envoyés par le prince de Kiev.

Après sa victoire, Basile II ne poursuivit pas de sa vindicte toute l'aristocratie d'Asie Mineure qui s'était largement associée aux généraux rebelles, mais seulement les Phocas et leurs proches, les anciens protégés de la dynastie macédonienne, qui avaient osé se poser en rivaux. Ils perdirent la plus grande partie de leurs biens par confiscation et disparurent de la strate supérieure de l'élite. L'empereur procéda à une redistribution des cartes, en favorisant l'émergence de nouvelles familles, les Comnènes, les Dalassènoi, les Botaneïatai, les Théodôrokanoi, tandis que d'autres, comme les Mélissènoi, les Argyroi ou les Sklèroi, maintenaient leurs positions. Basile II arrangea lui-même le mariage de certains d'entre eux avec des princesses bulgares. Ce reclassement est capital, car il met en place presque tous les cadres de la dynastie des Comnènes. La destruction de l'aristocratie était inconcevable puisqu'elle fournissait les cadres de l'État.

À partir de Basile II, des représentants des grandes lignées vinrent plus

souvent résider dans la capitale, où ils intervenaient auprès du souverain pour obtenir des avantages pour leurs parents. Les familles à tradition militaire côtoient davantage celles à tradition civile, et les unions entre les deux groupes se font plus fréquentes, ce qui brouille la distinction entre eux. Au cours du xi^e siècle, certains abandonnèrent les carrières militaires au profit de charges judiciaires et surtout fiscales, jugées plus rentables. Les pertes dans les rangs des officiers sont comblées par l'intégration plus fréquente d'étrangers, continuant la tradition byzantine de promotion par la carrière des armes. La société byzantine en effet, à des degrés variables suivant les époques – à un xi^e siècle accueillant succéda un xii^e plus restrictif –, restait ouverte aux talents tant militaires qu'intellectuels.



Chapitre IV

Byzance entre les latins et les turcs (1057-1453)

Associer dans un seul développement les quatre derniers siècles de l'Empire, qui conduisirent à sa disparition, doit se justifier. Il ne faut pas en conclure qu'il s'agit d'une longue agonie, car l'époque des Comnènes fut brillante, mais, durant ces siècles, les empereurs eurent à combattre sur deux fronts, face aux Latins et aux Turcs, dans des conflits de nature différente, mais qui menaçaient la substance même de l'Empire, son économie et sa spécificité religieuse du côté de l'Occident, ses provinces et la liberté de ses habitants du côté des Turcs. Cette lutte fut menée avec plus au moins de bonheur selon les options politiques choisies, mais, en dernier ressort, elle fut fatale au vieil Empire.

I. L'équilibre maintenu (1057-1180)

1. La crise dynastique

Basile II, resté célibataire, ne s'était pas soucié de donner en mariage ses nièces et lorsque son frère Constantin, sur son lit de mort, décida de transmettre le pouvoir à Romain Argyros et lui fit épouser sa fille Zôè, il était trop tard pour qu'elle pût enfanter. La dynastie macédonienne étant vouée à l'extinction, la course pour le trône était lancée. Elle emprunta soit la voie légale – épouser ou se faire adopter par les impératrices légitimes, Zôè et Théodora –, soit la force des armes, suscitant des coups d'État. Entre 1025 et 1081, à part Constantin Monomaque, aucun empereur ne réussit à conserver durablement le pouvoir. La lutte engagea les familles de la plus haute aristocratie, non seulement celles qui avaient participé à la lutte contre les musulmans en Anatolie, les Diogénai, les Mélissènoi, les Bourtzai, les Tarônitai, les Dalassènoi, mais aussi un nouveau groupe,

que leurs contemporains qualifiaient de « Macédoniens » et qui résidait à Andrinople, les Tornikioi, les Vatatzès, les Bryennioi, qui avaient tiré profit de leur participation aux guerres bulgares. Enfin, à Constantinople même, la bureaucratie avait fait émerger de riches lignées comme les Cérulaires ou les Makrembolitai. La cour attirait aussi des militaires, comme les Comnènes. L'ascension d'une grande partie de cette aristocratie remontait au règne de Basile II qui, par exemple, s'était préoccupé de l'éducation du futur empereur Isaac Comnène et de son frère Jean. Plusieurs rébellions militaires éclatèrent, qui affaiblirent les armées impériales au moment où les ennemis se pressaient aux frontières. Finalement, en 1081, un jeune général, Alexis Comnène, lié par mariage à une grande partie de l'aristocratie, s'empara du pouvoir et fonda une dynastie qui apporta un siècle de stabilité et de renouveau sous les règnes de son fils Jean II et de son petit-fils Manuel.

2. L'irruption des Turcs

L'Orient musulman, qui vivait jusqu'alors sous la menace d'une invasion byzantine, fut soudain bouleversé par la conquête turque. Depuis des siècles, des Turcs avaient été enrôlés comme mercenaires dans les armées du Proche-Orient. À la fin du ^xe siècle, l'islam sunnite fut adopté par des Turcs d'Asie centrale. Une tribu qui portait le nom de son ancêtre présumé, Seldjouk, et servait une dynastie irano-afghane, les Ghaznévides, se révolta et réussit, sous l'autorité de son chef, Toghrul Beg, à se libérer. Ce dernier, après avoir conquis une grande partie du territoire de son ancien maître, fit son entrée à Bagdad en 1055 et reçut le titre de sultan de la part du calife abbasside, heureux d'être débarrassé de la tutelle des émirs chiites bouyides. L'armée du sultan comportait de nombreux auxiliaires turcomans, des nomades, encombrants en temps de paix, qui furent autorisés à piller les provinces byzantines. En 1054, le sultan mena lui-même une armée vers la puissante forteresse de Mantzikert, mais échoua devant une défense résolue.

Les Seldjoukides ne cherchaient pas à conquérir l'Empire byzantin, même s'ils étaient prêts à reprendre les dernières acquisitions faites par les Byzantins aux dépens des musulmans, en Arménie et en Syrie. Ils voulaient en premier lieu éliminer le califat chiite des Fatimides. Les Byzantins victimes de raids turcs, qui pénétraient d'autant plus profondément en Anatolie que les vieux thèmes romains étaient largement démilitarisés, voyaient quelques-unes de leurs plus belles cités, Mélitène, Théodosioupolis (Arz des Romains), Césarée de

Cappadoce, Chônes, pillées. Plusieurs bandes turques furent cependant anéanties par les troupes byzantines.

En 1071, l'empereur Romain Diogénès, un ancien général porté au pouvoir pour repousser les ennemis aux frontières, décida d'attaquer l'armée du sultan Alp Arslan, en route vers l'Égypte, mais fut battu à Mantzikert, près du lac de Van, en 1071. Cette défaite fut amplifiée par la guerre civile qui sévit dans l'Empire, car les compétiteurs firent appel à des Turcs jugés bons combattants et les introduisirent dans les provinces et dans des villes fortes que ces mêmes Turcs auraient été incapables de prendre par leurs seules forces. C'est ainsi que des Seldjoukides, les fils de Qutlumush, cousins d'Alp Arslan, dissidents du grand sultanat iranien, furent établis à Nicée avant 1081 et atteignirent les rives de la Marmara, face à Constantinople. Rapidement, les Seldjoukides dits de Rum, puisqu'ils étaient établis dans le territoire des Romains, contrôlèrent une grande partie de l'Asie Mineure, s'emparant même d'Antioche, qu'ils durent cependant partager avec une autre tribu turque installée au centre et au nord de l'Asie Mineure, les Danishmendides. En quelques décennies, le plateau anatolien, berceau des armées qui avaient énergiquement résisté aux grandes offensives arabes, fut perdu. Ce surprenant recul s'explique par l'inconscience des généraux qui avaient sous-estimé l'incapacité d'assimiler les nouveaux venus turcs, par l'abandon aux Turcomans des villes qui tenaient le pays, par une certaine désaffection aussi de la population cappadocienne, dont le champion, Romain IV Diogénès, avait été honteusement aveuglé par ses adversaires, les Doukai, et en définitive par l'incapacité d'Alexis Comnène à intervenir, dès le début de son règne, contre les Turcs encore mal établis, en raison des attaques normandes et petchenègues. Ajoutons que les conditions climatiques et les pâturages du plateau central convenaient parfaitement au mode de vie des nomades turcs.

Dans les Balkans, les Byzantins affrontèrent d'autres tribus nomades de race turque, restées païennes, les Ouzes, les Petchenègues et les Coumans, qu'ils finirent, après de lourdes pertes, par vaincre et assimiler à la fin du xi^e siècle.

3. Le dynamisme latin

Les Italiens avaient, les premiers, fréquenté les routes de l'Orient, mais, au xi^e siècle, ils furent rejoints par de nombreux Latins, marchands, pèlerins et soldats. Amalfitains et Vénitiens dominent le commerce vers l'Empire, encore que les marchands byzantins restent actifs et sont présents dans les ports méditerranéens, notamment à

Alexandrie. En 1082, les Vénitiens obtinrent un avantage, décisif à long terme, par un chrysobulle (bulle d'or) de l'empereur Alexis Comnène qui avait besoin de leur flotte contre les envahisseurs normands. En échange de ce lourd service, ils étaient dispensés des taxes douanières, ce qui leur donnait un avantage concurrentiel, non seulement par rapport aux autres Occidentaux, mais aussi vis-à-vis des Grecs. Ils bénéficiaient aussi d'un quartier réservé le long de la Corne d'Or qui était en passe de devenir le port le plus actif de la capitale. Pour limiter l'influence vénitienne, Alexis et ses successeurs furent ensuite contraints d'accorder aussi des avantages, certes moins importants, à Pise et à Gênes. Toutefois, Constantinople ne perdait pas son rôle d'intermédiaire obligé, car la mer Noire restait fermée.

On a souvent noté que ce traité fut contraire aux intérêts byzantins, mais ses effets pervers en matière économique furent mesurés avant 1204, car le volume du commerce en Méditerranée orientale restait encore assez modeste. Les dommages psychologiques furent plus sensibles, les Byzantins de la capitale supportant de plus en plus mal ce qu'ils jugeaient un privilège injuste, destiné à des Latins perçus comme arrogants. En province, les marchands latins venaient charger le blé qu'ils importaient pour nourrir des villes italiennes à la population croissante, et enrichissaient les grands propriétaires fonciers, dont les membres de la vaste famille impériale qui leur vendaient les surplus de leurs domaines.

Les Latins, Normands surtout, furent de plus en plus fréquemment enrôlés dans l'armée par les empereurs, en raison de leur valeur militaire. C'étaient d'excellents cavaliers, et l'armée byzantine manquait d'hommes capables de charger massivement, lance au bras, car elle n'avait pas su adopter cette nouvelle tactique mise au point en Occident. Ces mercenaires furent constamment employés sous les Comnènes et les Paléologues, en dépit d'une certaine indiscipline, quand le paiement se faisait attendre. Une partie des hommes était recrutée lorsqu'ils passaient par Constantinople, en se rendant en pèlerinage vers Jérusalem. En effet, depuis que les Hongrois étaient stabilisés en un nouveau royaume chrétien, la route terrestre vers la Terre sainte était de plus en plus fréquentée par les nobles d'Occident et leurs fidèles. Les Byzantins avaient appris à apprécier les qualités des combattants normands, en luttant contre les bandes de mercenaires que les princes lombards avaient pris à leur service au début du ^x^e siècle. Peu nombreux, les Normands, dirigés par Robert Guiscard, finirent pourtant par s'emparer de Bari en 1071, décidément une mauvaise année pour l'Empire. Sous Michel VII, le gouvernement impérial avait conçu le projet de prendre à son service Guiscard et ses hommes pour combattre les Turcs, en faisant miroiter une alliance

entre la fille de Guiscard et l'héritier du trône. Mais en 1081, Guiscard, désireux de s'emparer de Constantinople pour son propre compte, franchit le détroit d'Otrante, conquiert Dyrrachion qui commandait la *via Egnatia* et, avec son fils Bohémond, menaça les Balkans jusqu'à sa mort en 1085.

Les différences religieuses ne constituaient pas un obstacle, car le sentiment de l'unité chrétienne l'emportait encore, en dépit d'un événement lourd de conséquences : le schisme de 1054. En Occident, la papauté cherchait à se dégager de l'emprise des laïcs, engageant ce qu'on a appelé la querelle des Investitures. Une telle évolution était inconcevable dans l'Empire byzantin où le patriarche et l'Église restèrent strictement contrôlés par les empereurs. Léon IX, un des premiers papes réformateurs, particulièrement soucieux de la primauté du siège de Rome, se heurta aux prétentions du patriarche Michel Cérulaire. La délégation pontificale, conduite par l'intransigent cardinal Humbert, s'était rendue à Constantinople pour renforcer l'alliance entre le pape et l'empereur Constantin IX Monomaque contre l'ennemi commun, les Normands d'Italie du Sud. Humbert crut qu'il pouvait s'appuyer sur la faveur impériale pour imposer la primauté romaine et fut conduit à excommunier le patriarche. Celui-ci, fort du soutien de l'Église byzantine et de la population de la capitale, réagit vivement et, à son tour, excommunia la délégation pontificale en juillet 1054, provoquant donc un schisme.

Ce n'était pas la première rupture entre les deux Églises, et les pourparlers entre la papauté et l'Empire en vue d'une alliance antinormande se poursuivirent un temps. Cette rupture n'empêcha pas les papes d'exhorter les fidèles d'Occident à aider l'Orient. Cérulaire, de son côté, gardait son autorité de fait sur les autres patriarchats orientaux. Cependant, le schisme était le signe des divergences qui éloignaient lentement les deux parties de la chrétienté et, après quelques décennies, il devint clair que l'union des Églises, si elle restait désirée, ne serait pas facile à mettre en œuvre. La prise de Constantinople par les Latins en 1204 et la constitution d'une Église latine sur les décombres de l'Empire accentuèrent les rancœurs.

4. Byzance et la croisade

Les papes Grégoire VII puis Urbain II, aux conciles de Plaisance et de Clermont (1095), invitèrent les Latins à venir secourir leurs frères d'Orient, écrasés par les Turcs. L'empereur Alexis Comnène avait aussi envoyé de nombreux messagers en Occident pour demander de l'assistance, notamment militaire. Il en résulta un immense pèlerinage

armé, que nous appelons croisade, qui avait pour but, outre l'aide aux Grecs, de rendre sûr l'accès aux Lieux saints en s'emparant de Jérusalem. Les chefs croisés – Godefroy de Bouillon, Raymond de Saint-Gilles, comte de Toulouse, Étienne, comte de Blois, Bohémond de Tarente – choisirent, faute de disposer d'une flotte suffisante, de suivre des itinéraires terrestres qui se rejoignaient à Constantinople. Alexis Comnène les reçut, sachant qu'il ne s'agissait pas de simples mercenaires. Il avait deux objectifs, éloigner le plus rapidement possible les troupes latines de Constantinople et tirer parti de leur présence pour reprendre pied en Asie Mineure. Il se hâta de faire passer le détroit aux bandes indisciplinées de Pierre l'Ermite, qui furent écrasées par les Turcs de Nicée. Il négocia avec les seigneurs un accord selon lequel les « croisés » rendraient toutes les villes récemment perdues par les Byzantins, en échange d'un soutien logistique et de l'envoi d'une armée de renfort conduite par l'empereur en personne. Le Normand Bohémond, qui était familier des traditions byzantines, s'accorda d'autant plus facilement avec Alexis, contrairement aux assertions d'Anne Comnène, qu'il espérait devenir le chef des armées byzantines en Orient.

Nicée, conquise en mai 1097, fut rendue à Alexis, mais, après que Bohémond se fut emparé d'Antioche, il ne voulut pas la remettre à l'empereur, sous prétexte que celui-ci n'avait pas tenu ses engagements. Alexis en effet, trompé par les rapports alarmistes de chefs croisés ayant fui le siège d'Antioche, avait renoncé à secourir les Latins au moment où ils se trouvaient en péril. Alexis puis son fils Jean II ne renoncèrent pas à dominer la Syrie du Nord, ce qui provoqua de vifs affrontements avec les princes latins d'Antioche. Les croisés atteignirent finalement Jérusalem, dont ils s'emparèrent le 15 juillet 1099. Les années suivantes, des contingents furent envoyés depuis l'Occident pour renforcer les nouveaux États francs d'Orient, mais, partant en ordre dispersé, ils furent détruits par les Turcs. Certains Latins, dont Bohémond, firent courir la rumeur que l'empereur avait volontairement livré aux Turcs ces renforts. L'accusation ne fut pas reprise par tous, mais il est certain que plusieurs épisodes de la I^{re} croisade engendrèrent une méfiance réciproque chez les Latins et les Grecs.

Cependant, Alexis Comnène bénéficia de la croisade, car les Turcs seldjoukides, sévèrement battus par les Latins, avaient perdu leur capitale, Nicée. Les Turcs se replièrent sur le plateau où ils établirent une nouvelle capitale, Konya, l'ancienne Ikonion. Les Byzantins purent leur reprendre l'Asie Mineure de l'Ouest, qui comprenait les meilleures terres arables et des villes actives comme Nicée ou Smyrne, et sauver le port d'Attaleia encerclé.

5. Manuel Comnène : le dernier éclat

Le troisième empereur de la dynastie comnène jouit d'une réputation contrastée. Les chroniqueurs occidentaux contemporains se montrent plutôt élogieux, alors que les Grecs sont partagés. Jean Kinnamos se montre enthousiaste, tandis que Nicétas Chôniatès juge son bilan franchement négatif, pour avoir épuisé les forces de l'Empire. Il est vrai que Manuel a passé une grande partie de son règne à combattre. Il a tenté de reprendre pied en Italie du Sud, non pas pour renouer avec une politique impériale à la manière de Justinien, mais pour prévenir les attaques normandes comme celle de Roger II. Ce dernier en effet, profitant du passage de la II^e croisade, conduite par Louis VIII de France et Conrad III d'Allemagne, qui avait mobilisé les troupes byzantines autour de Constantinople, avait attaqué les riches villes de Corinthe et de Thèbes et transféré en Sicile une partie de leurs artisans de la soie ; il avait aussi construit une forteresse à Corfou, que l'empereur mit plusieurs années à reprendre, avec l'aide des Vénitiens.

Manuel mena également de nombreuses campagnes contre les Serbes et les Hongrois, ce qui lui a donné le contrôle incontesté de la péninsule Balkanique. Rompant avec la politique de ses prédécesseurs qui avaient tenté de réduire par la force la principauté d'Antioche, il chercha au contraire à devenir un partenaire indispensable des États francs d'Orient. Il se rapprocha des rois de Jérusalem, inquiets de l'accroissement des forces de Nur ed-din et de son lieutenant et successeur Saladin, mais les opérations militaires pour s'assurer les énormes ressources de l'Égypte échouèrent. Manuel dépensa cependant des fortunes pour soutenir les Latins d'Orient, laissant le souvenir d'un souverain généreux et attentif au salut des chrétiens.

Manuel n'oublia pas l'Asie Mineure et s'efforça de réduire les élans indépendantistes des Arméniens établis en Cilicie, depuis que les invasions seldjoukides en Arménie, à la fin du XI^e siècle, avaient provoqué une forte émigration vers le sud, jugé plus sûr. Après sa mort, les Roupénides qui tenaient le pays finirent par acquérir leur indépendance et, en 1198, Léon, maître de la Cilicie, obtint une couronne royale. Manuel réussit également à faire reconnaître, en partie par la force, sa souveraineté aux Danishmendides et aux Seldjoukides. En 1162, l'empereur reçut somptueusement Kilidj Arslan II à Constantinople. Trop confiant, Manuel laissa le sultan seldjoukide absorber l'État danishmendide et fut contraint de mener campagne contre Ikonion. En 1176, il rassembla une puissante armée pour assiéger la capitale seldjoukide, mais se fit surprendre dans le défilé de Myrioképhalon. L'armée byzantine n'était pas détruite et restait

capable de protéger les terres byzantines, mais tout espoir des Byzantins de reprendre le plateau anatolien était perdu.

Sous le règne de Manuel, le gouvernement de l'Empire acquit des traits caractéristiques de la dernière phase de l'histoire byzantine. L'aristocratie avait toujours présidé aux destinées de l'Empire, mais, avec la venue au pouvoir des Comnènes, le rôle de la parenté impériale s'accrut au point que la hiérarchie sociale se fonda sur la proximité avec l'empereur. Aux frères des empereurs était octroyée la dignité de *sébastokrator*, alors que les autres parents recevaient celle de sébaste, ce qui les distinguait du reste de la population et même des hauts fonctionnaires auxquels ces dignités furent inaccessibles durant le règne des Comnènes. Les meilleurs officiers de l'armée obtenaient le plus souvent la main d'une fille issue de cette lignée si prolifique, ce qui permettait d'ouvrir judicieusement le recrutement de cette haute aristocratie et d'en éviter la sclérose.

Les empereurs comnènes se souciaient aussi de la population de leur capitale. L'entrée d'Alexis en 1081 s'était accompagnée de violences et de pillage, mais Jean II et surtout Manuel associèrent à leurs succès les habitants de Constantinople, renouant avec l'antique tradition du triomphe à travers la ville. Ils se concilièrent également l'élite intellectuelle qui peuplait les bureaux, l'invitant à la cour pour prononcer les éloges impériaux et leur distribuant les meilleurs postes de l'Église.

6. La prospérité

Les effets de la lente croissance démographique se manifestent plus clairement à partir du ^x^e siècle. Les villes byzantines, à commencer par Constantinople, se repeuplent et cessent d'être quasi exclusivement des centres administratifs ou militaires. Sous les Comnènes, la capitale atteint son apogée démographique médiéval, comptant peut-être de 300 000 à 400 000 habitants. Le ravitaillement abonde ; au blé des provinces voisines de Thrace et de Bithynie s'ajoute le poisson à profusion et bon marché que livrent les pêcheurs du Bosphore. Les villes de province sortent de leur torpeur, encore qu'elles ne dépassent pas, en règle générale, 10 000 âmes, sauf Thessalonique qui tire profit de la paix dans les Balkans, peut-être Smyrne qui a pris la place d'Éphèse, et bien sûr les villes d'Orient, Antioche, Édesse ou Ani.

Dans les campagnes, les villages se multiplient, même s'il est difficile de cerner l'ampleur et le rythme de cette expansion. La documentation

n'offre de données précises que pour la seule province de Macédoine, en raison des archives des monastères du mont Athos. Elles montrent que de nouveaux établissements ruraux se sont insérés dans le réseau primitif des villages et que cette évolution favorable s'est poursuivie, en dépit des soubresauts politiques du xiii^e siècle, jusqu'au début du xiv^e siècle, lorsque les paysans, disposant d'exploitations de superficie réduite, furent contraints de défricher des terres de médiocre valeur. Ces progrès sont obtenus sans qu'intervienne aucune révolution agricole.

L'Empire byzantin ne se distinguait pas de l'Europe contemporaine et fut emporté dans le mouvement d'expansion qui s'essouffla, quelques décennies avant que le retour de la peste ne provoque une terrible saignée au milieu du xiv^e siècle. Nous peinons à distinguer les nuances régionales. Il semble que les Balkans aient connu, comme la Macédoine, une expansion ininterrompue, alors qu'en Asie Mineure l'invasion turque a eu un impact négatif marqué dans sa partie occidentale. Le recul fut assez vite réparé en Bithynie, proche de la capitale, alors que Adramyttion restait désertée au début du règne de Manuel. Puis l'Asie Mineure, tant byzantine que seldjoukide, bénéficia à son tour de conditions favorables. Cette prospérité retrouvée explique les solides fondations de l'État nicéen qui s'établit dans la région après 1204. Ensuite, les troubles dus à la conquête ottomane se conjuguerent aux difficultés conjoncturelles et entraînèrent un nouveau déclin de la population, mal compensé par la venue de nouvelles tribus turques.

Les activités artisanales et commerciales se développèrent également, bénéficiant de la croissance des marchés urbains dont celui, majeur, de Constantinople, et de la réanimation des échanges en Méditerranée. La production de luxe avait été largement concentrée dans la capitale ; désormais des villes provinciales comme Thèbes ou Corinthe abritent des ateliers très actifs qui produisent des soieries réputées que les marchands italiens viennent acquérir sur place. Thessalonique, à la Saint-Dèmètrios, abritait une foire à laquelle participaient des marchands venus de tout l'espace méditerranéen.

L'essor de la production offrit aux empereurs d'importants revenus fiscaux. Sans doute, les guerres civiles et les invasions internes avaient entraîné de graves difficultés, car les impôts des provinces envahies ne rentraient plus, au moment où les indispensables dépenses militaires s'accroissaient. En conséquence, le *nomisma* connut au cours du xi^e siècle une première et modeste dépréciation qui pourrait aussi être interprétée comme le résultat d'une pénurie de stock métallique par rapport à la croissance économique, puis une seconde dévaluation,

vraiment catastrophique, jusqu'à ce que Alexis Comnène recrée une monnaie d'or, l'hyperpère, qui fut largement adoptée dans le commerce international en raison de sa stabilité durant un siècle.

7. Une capitale cosmopolite

C'est principalement à Constantinople que la richesse accrue des élites se traduisit par de nouvelles constructions. Chacun des empereurs du xi^e siècle a laissé un imposant monastère doté de vastes biens fonciers, ce qui en faisait un *oikos*, un centre d'exploitation économique. Le plus fameux, celui des Manganes, construit par Constantin IX Monomaque, comportait également une école de droit, destinée à former les hauts fonctionnaires. Les Comnènes poursuivirent la tradition, Alexis rénova le Grand Orphelinat, et son fils Jean II fonda le monastère du Pantocrator dont on peut encore admirer les églises aujourd'hui. C'est sous les Comnènes que le Grand Palais cessa d'être la résidence ordinaire des empereurs, qui édifièrent un nouveau palais près de l'église des Blachernes, situé au fond de la Corne d'Or. Les fondations pieuses et les monastères étaient propriétaires d'une grande partie des immeubles de la capitale.

I. Le repli sur l'Europe (1180-1341)

1. La IV^e croisade et ses conséquences

Selon les contemporains, 1180, année de la mort de Manuel Comnène, marqua le début de la décadence byzantine, observation d'une grande exactitude. L'empereur laissait le pouvoir à un enfant mineur et, comme toujours, la régence, exercée par la mère d'Alexis II, Marie d'Antioche, d'origine latine, engendra rapidement des rébellions, mais l'usurpation sanglante d'Andronic I^{er} Comnène se termina par son assassinat par la foule de Constantinople. Isaac Ange, parvenu par hasard sur le trône, ne put mater la nouvelle révolte des Bulgares appuyés par des Valaques et des Coumans. Il fut renversé en 1195 par son frère. Cette instabilité du pouvoir favorisa les sentiments autonomistes de certaines provinces, comme la Lydie autour de Philadelphie, Chypre ou le Péloponnèse. L'affaiblissement rapide de l'Empire fut rendu manifeste par le passage de la III^e croisade destinée à reprendre Jérusalem à Saladin. En 1191, Chypre fut enlevée par les

Anglais de Richard Cœur de Lion et devint un nouvel État franc d'Orient, donné à la dynastie vaincue du royaume de Jérusalem, les Lusignan. Frédéric Barberousse, à la tête d'une puissante armée, imposa à Isaac II un accord, non sans s'être brièvement interrogé sur l'opportunité de conquérir l'Empire byzantin qu'il traversait, d'autant plus que l'empereur avait conclu une alliance avec Saladin. Toute l'œuvre de Manuel Comnène était anéantie.

Une nouvelle croisade devait attaquer l'Égypte par voie maritime dans l'espoir de reprendre à nouveau Jérusalem. Les croisés, menés par de grands princes, comme Baudouin de Flandre ou Boniface de Montferrat, se regroupèrent à Venise où les attendaient les vaisseaux affrétés par les chefs. Faute de recevoir le paiement promis – les participants furent en effet moins nombreux que prévu selon le plan primitif –, les Vénitiens proposèrent en compensation aux croisés de leur rendre service en réduisant la ville dalmate de Zara, qui leur était hostile. En dépit de la condamnation formelle de cette déviation par le pape et de son rejet par une part importante des soldats, les croisés prirent d'assaut cette ville chrétienne. Lorsque le fils de l'empereur détrôné Isaac II, Alexis, échappé de sa prison constantino-politaine, proposa aux croisés de lui redonner le pouvoir en échange d'un important soutien à l'expédition d'outre-mer, ceux-ci, après d'âpres discussions, acceptèrent.

En juillet 1203, la flotte latine se présenta devant les murailles de Constantinople. L'armée débarqua, mais les portes de la ville ne s'ouvrirent pas au prétendant. Cependant, Alexis III Ange ne sut pas repousser les assaillants et s'enfuit nuitamment de sa capitale. Les habitants décidèrent de rappeler Isaac II qui accueillit son fils et les chefs latins, sans toutefois laisser leurs troupes entrer dans la ville. Les provinces ne reconnurent pas le nouvel empereur, si bien que ce dernier fut incapable de tenir ses promesses. Il se fit détester en prélevant de lourds impôts au profit de ses alliés, ce qui entraîna son élimination et l'arrivée au pouvoir d'un empereur, Alexis V Mourtzouphlos, déterminé à rejeter les Latins à la mer. Les croisés lancèrent l'assaut et réussirent à franchir les formidables murailles restées inviolées jusqu'à ce jour du 12 avril 1204. L'Empire latin de Constantinople était fondé, et le pape Innocent III, qui avait fermement condamné les déviations de la croisade, se réjouissait finalement de son succès, qui permettait à l'Église d'établir un patriarche latin dans la Nouvelle Rome et de mettre ainsi fin au schisme.

2. L'Empire de Nicée

La chute de Constantinople entraîna l'anarchie, et de nombreux chefs locaux surgirent qui tentèrent de se tailler des principautés autonomes, mais, dans un premier temps, ce furent les ennemis des Grecs qui bénéficièrent de cette situation. Les Seldjoukides purent accéder aux mers, s'emparant de Sinope sur la mer Noire et d'Attaleia sur la Méditerranée, confortant leurs activités commerciales alors en plein essor. Un des chefs de la croisade, Boniface de Montferrat, constitua le royaume de Thessalonique. Certains de ses vassaux s'établirent dans le Péloponnèse pour former la principauté d'Achaïe. Les Vénitiens enfin occupèrent la Crète, l'Eubée, Corfou.

Les Grecs, toutefois, ne se résignèrent pas, et plusieurs chefs de sang impérial, profitant de l'immédiat affaiblissement des Latins vaincus par les Bulgares à Andrinople, créèrent trois États. Le premier, fondé par les descendants d'Andronic Comnène, s'étendit de Trébizonde jusqu'en Paphlagonie. Le deuxième, sous l'impulsion des Doucas-Anges, s'établit dans les montagnes d'Épire, et le troisième fut fondé par un gendre d'Alexis III, Théodore Lascaris. Ce dernier avait franchi le Bosphore, avant même la prise de Constantinople en 1204, et assura sa prééminence en Asie Mineure occidentale, en tenant Smyrne et Nicée. Rétablir l'Empire impliquait de reprendre son ancienne capitale, et chacun des trois nouveaux chefs grecs s'efforça de marcher vers la ville, luttant tout à la fois contre ses rivaux et contre les Latins. Les Comnènes de Trébizonde, qui se parèrent du titre d'empereur, furent les premiers éliminés. Leur État subsista sur les rives du Pont-Euxin, progressivement réduit par les attaques turques, mais maintint autour de leur capitale un noyau de population grecque homogène. Théodore Ange d'Épire sembla un temps le mieux placé, car il détruisit l'armée latine de secours en 1217 et reprit Thessalonique. Fort de ce succès, il se proclama empereur, mais, en 1230, une terrible défaite face aux Bulgares, à Klokonitsa, brisa ses espoirs. Théodore Lascaris sut attirer la plus grande partie des élites constantinopolitaines qui avaient fui la ville. Il réduisit les dissidences des autres magnats d'Asie Mineure et obtint que le patriarcat grec fût rétabli à Nicée. À peine nommé, le patriarche Autoreianos le couronna *basileus*.

Le nouvel empereur grec, après avoir vaincu en 1211 le sultan seldjoukide, survécut, trois ans plus tard, à l'offensive de Henri de Hainaut, l'empereur latin qui réussit à s'enfoncer jusque dans la région de Smyrne. En 1221, Théodore confia un État modeste, mais stabilisé à son gendre et successeur, Jean III Vatatzès. Ce dernier bénéficia de la victoire des Mongols sur les Seldjoukides, en 1243, qui le débarrassait de tout souci sur sa frontière orientale. Les provinces asiatiques connurent une paix profonde pendant quelques décennies.

La proximité de l'empereur avec ses sujets, son souci de la bonne gestion des biens impériaux, le contrôle attentif des fonctionnaires offrirent aux paysans la prospérité. Les Byzantins purent vendre des denrées agricoles aux Seldjoukides affamés par les désordres consécutifs à l'occupation mongole de l'Anatolie. Les ressources fiscales permirent, sans écraser le peuple, de reconstituer une forte armée, avec laquelle Vatatzès chassa les Latins d'Asie, reprit une partie des provinces européennes avec Andrinople, puis occupa Thessalonique en 1246, avec le soutien de ses habitants. Constantinople lui échappait, bien que l'empereur latin ne pût guère se hasarder hors de la ville, car les murailles restaient un obstacle formidable, et les Vénitiens, qui ne voulaient pas perdre leur position commerciale avantageuse depuis qu'ils avaient accédé à la mer Noire, interdisaient toute attaque du côté de la mer et tout blocus. Au reste, à Nicée, les élites étaient partagées, et certains ne considéraient plus la reprise de Constantinople comme un objectif prioritaire. Le règne de Jean Vatatzès laissa à la population des provinces asiatiques le souvenir d'un âge d'or, et sa mémoire fut honorée au point qu'il fut considéré quelques décennies plus tard, en temps de crise, comme un saint dont on invoquait le secours contre les envahisseurs turcs.

3. La reprise de Constantinople et le péril latin

En 1259, un général de sang impérial, Michel Paléologue, se faisait proclamer régent puis coempereur du jeune Jean IV Lascaris, petit-fils de Jean III. La situation exigeait en effet un homme d'action. Cette année-là, les Latins avaient monté une coalition comprenant tous les adversaires des Nicéens, dont le prince d'Achaïe, Guillaume de Villehardouin, le roi de Sicile Manfred et les Épirotes. Jean Paléologue, envoyé par son frère, réussit à écraser la coalition à Pélagonia, en Macédoine, et à capturer Guillaume qui ne fut libéré qu'en abandonnant le Sud-Est du Péloponnèse et le port de Monemvasie, fondement de la province byzantine de Morée.

Michel VIII songeait à reprendre Constantinople, mais une première tentative en 1260 avait tourné court. Il décida de négocier avec les Génois, rivaux des Vénitiens, et conclut avec eux un accord au printemps de 1261 à Nymphée, résidence des empereurs, proche de Smyrne. Les Génois obtenaient de prendre en quelque sorte la place des Vénitiens si Constantinople était reconquise à l'aide de leur flotte. En fait, la ville tomba presque sans combat lorsque, par hasard, Alexis Strategopoulos, à la tête d'une modeste troupe, constatant que les

murs étaient quasi dépourvus de défenseurs, fit entrer ses soldats dans la cité en juillet 1261. Ce triomphe inattendu conforta le pouvoir de Michel VIII qui, dès le 15 août, se fit à nouveau couronner à Sainte-Sophie et, au Noël suivant, fit aveugler Jean IV.

La situation en 1261 était moins heureuse qu'il n'y paraissait. En effet, la reconstruction de Constantinople, pillée et à trois reprises incendiée lors des événements de 1203-1204, laissée à l'abandon par les Latins trop pauvres pour l'entretenir, sauf le quartier vénitien, engloutit une part importante des ressources accumulées à Nicée, la restauration et l'élévation des murailles alourdissant encore le coût. Comme il fallait aussi payer davantage de fonctionnaires, plus de troupes, l'équilibre financier ne pouvait qu'être précaire. L'hyperpère, déjà dévalué depuis l'époque des Anges, s'affaiblit encore, et la monnaie d'or cessa d'être frappée sous Jean V Paléologue, pour laisser place à de médiocres monnaies d'argent.

Sur le plan politique, Michel VIII s'était aliéné la population d'Asie Mineure, si attachée aux Lascarides sous lesquels elle avait connu la paix et s'était enrichie. Plus grave encore, le retour de l'empereur à Constantinople ne lui avait pas rallié les Grecs de Trébizonde, d'Épire ou de Thessalie, contre lesquels il s'employa vainement. Désormais, les Grecs ne considéraient plus nécessairement le souverain de Constantinople comme légitime, attitude qui préparait la désagrégation de l'Empire, dont les premiers symptômes s'étaient fait sentir dès la fin du xii^e siècle.

Enfin, Michel VIII fut confronté à la violente réaction des Latins évincés du Bosphore. Le prince d'Achaïe ou le duc d'Athènes n'auraient pas constitué des adversaires trop redoutables si les Francs n'avaient obtenu l'appui du nouveau maître de l'Italie du Sud et de la Sicile, Charles d'Anjou, l'ambitieux frère du roi de France, Saint-Louis. Les Latins pouvaient également compter à l'occasion sur le soutien des deux puissances balkaniques, la Bulgarie et la Serbie, alors en phase d'expansion.

Pour contrer cette menace, Michel VIII fit principalement appel à la diplomatie, même s'il remporta aussi quelques succès militaires. Il s'efforça de détacher de l'alliance angevine le pape, mécontent de l'expulsion du patriarche latin et revendiquant toujours la tête d'une Église unique. L'empereur, pour le séduire, lui proposait l'union des Églises, mais cette offre rencontrait la vive opposition de son propre clergé et de la majeure partie des fidèles, encore sous le choc de la profanation des églises et notamment de Sainte-Sophie par les Latins en 1204, et qui ne voulaient à aucun prix accepter l'hégémonie

romaine. En 1274, Michel VIII finit par imposer cette union, qui fut proclamée officiellement au concile de Lyon par ses représentants, mais qui resta, de fait, lettre morte et ne prévint même pas l'élection d'un pape prêt à soutenir Charles d'Anjou. Michel VIII fut plus heureux dans ses intrigues en Italie, et l'or byzantin ne fut pas étranger à la révolte des Vêpres siciliennes qui, au printemps 1282, coupa en deux le royaume angevin, la Sicile passant aux mains de Pierre III d'Aragon. L'empereur avait assuré sa domination sur les Balkans, mais négligé la défense des provinces d'Asie ; il s'apprêtait à réparer cette faute lorsqu'il mourut, en décembre 1282.

4. La perte de l'Asie Mineure

Andronic II, fils de Michel VIII, n'avait pas hérité des qualités militaires de son père et fut incapable de sauver l'Asie Mineure. En Anatolie, le sultanat seldjoukide achevait de s'effondrer sous les coups des Mongols. Ces derniers, en avançant vers l'ouest, avaient repoussé des tribus nomades qui vinrent renforcer le peuplement turc, notamment près de la frontière byzantine où elles espéraient échapper à la tutelle mongole. Parmi les émirats qui se constituèrent à la fin du xiii^e et au début du xiv^e siècle, celui dirigé par un certain Osman était loin d'être le plus puissant, mais il avait un terrain d'expansion vers la Bithynie voisine, puisqu'il s'était établi sur le Sangarios.

La rancune des Byzantins d'Asie à l'égard de Michel VIII l'usurpateur s'était traduite par l'adhésion massive au schisme arsénite, du nom du patriarche Arsénios qui, pour avoir excommunié Michel VIII après l'aveuglement de Jean IV, avait été démis. Cette hostilité restait encore vivace sous son fils et ne facilita pas la résistance aux Turcs. Ceux-ci s'emparèrent en quelques décennies des territoires qui avaient fait la fortune de l'empire de Nicée. Andronic renonça à entretenir une flotte, pour des raisons d'économie, ce qui laissait le champ libre aux pirates de toutes nations et plaçait l'Empire sous la dépendance de Gênes et de Venise. L'argent était réservé à l'armée de terre, mais celle-ci ne constitua pas un obstacle suffisant face aux Turcs, notamment en raison de la défiance que l'empereur manifesta trop souvent à l'égard de ses chefs. Andronic II se résolut à faire appel, au prix d'un effort financier considérable, à une compagnie de soldats professionnels, composée de Catalans. Les 5 000 ou 6 000 Catalans, en 1304, dégagèrent rapidement une grande partie de l'Asie Mineure, ce qui montre que les adversaires ne disposaient pas encore de forces considérables et que l'avance turque n'était pas inéluctable. Comme l'argent convenu n'était pas versé, la compagnie pillait les territoires

qu'elle était censée défendre, se retourna contre son employeur, repassa en Europe, accompagnée d'auxiliaires turcs, et finit, en 1311, par déloger les Francs du duché d'Athènes pour fonder un État catalan.

Le sort de l'Asie Mineure byzantine était dès lors scellé : Éphèse et Smyrne tombèrent après le repli des Catalans. En Bithynie, plus proche de la capitale, la résistance fut particulièrement âpre, mais les Ottomans finirent par s'emparer de Brousse, dont ils firent leur première capitale, puis de Nicée et finalement de Nicomédie en 1337. Beaucoup de Grecs se réfugièrent en Europe, et le déclin des grandes métropoles religieuses, Éphèse ou Nicée, fut rapide, sans résulter d'une persécution spécifique des Turcs.

5. La formation d'un État balkanique

Les Byzantins, en voie d'être chassés d'Asie, enregistrèrent des progrès en Europe, à peine ralentis par la guerre civile qui opposa Andronic II à son petit-fils Andronic III. Ce dernier, parvenu au pouvoir en 1328, secondé par un bon général, Jean Cantacuzène, rétablit l'autorité impériale sur la Thessalie et l'Épire, repoussa les Bulgares et reconstitua un territoire d'un seul tenant des rives de la Marmara à l'Adriatique. Il semblait que Byzance allait survivre non plus comme un Empire, mais comme un État européen, rassemblant dans ses frontières l'essentiel de la population grecque.

Les provinces européennes restaient encore peuplées et les villes s'étaient développées. Thessalonique se posait en rivale de Constantinople, Monemvasie concurrençait les ports latins du Péloponnèse, de Modon, de Coron et de Clarence. Les terres cultivées en Macédoine n'avaient jamais été aussi étendues. Sans doute les bénéfices du commerce international, qui s'était accru au cours du xiii^e siècle, échappaient désormais à l'Empire. Les Génois, fortifiés dans Péra-Galata, prélevaient le gros des taxes douanières sur le trafic intense qui empruntait le Bosphore pour gagner la mer Noire et les rives sud de la Russie où les Occidentaux disposaient de comptoirs, comme Tana ou Caffa.

L'État s'appauvrit sensiblement. Les empereurs furent conduits à offrir à leurs serviteurs des *pronoiai*, c'est-à-dire des revenus fiscaux directement versés au bénéficiaire. Mais, progressivement, les fonctionnaires détinrent les biens qui fournissaient ces revenus et finirent par obtenir que les *pronoiai* soient transmises héréditairement, ce qui diminua l'autorité des empereurs, mais ceux-ci conservèrent

jusqu'à la fin de l'Empire une certaine maîtrise des finances publiques. Ils furent parfois contraints de reprendre, par des confiscations, une partie de ces donations, y compris celles concédées à des monastères, principalement au mont Athos.



Sous Michel VIII, après la reprise de la capitale, de gros travaux avaient été entrepris, pour restaurer palais, églises et monastères. Les ministres que les empereurs laissèrent gouverner accumulèrent parfois d'immenses fortunes, comme Théodore Métochite qui en dépensa une

partie pour embellir l'église de Saint-Sauveur-in-Chôra, trésor de l'art byzantin sous les Paléologues, aujourd'hui conservé.

I. Byzance sous la dépendance des Turcs

1. Byzance au tournant de son destin

La mort prématurée d'Andronic III en 1341, alors qu'il s'apprêtait à réduire les derniers établissements francs du Péloponnèse, déclencha une longue guerre civile entre sa veuve, Anne de Savoie, qui agissait au titre de son fils Jean V, et Jean Cantacuzène, qui finit par l'emporter en 1347. Comme toujours, les compétiteurs firent appel aux puissances étrangères, les Serbes d'Étienne Douchan, les Turcs d'Umur d'Aydin ou d'Orchan l'Ottoman. À court terme, les vrais vainqueurs de la guerre civile furent les Serbes qui s'emparèrent des terres de Macédoine et de Grèce, si péniblement reconquises quelques décennies plus tôt par les impériaux. Étienne Douchan se fit couronner *basileus* de Serbie et de Roumanie. Quant aux Ottomans et autres émirs turcs, ils apprirent à connaître les routes de Thrace et de Macédoine.

Le règne de Jean VI Cantacuzène fut marqué par l'épidémie de peste noire qui, comme dans le reste de l'Europe, frappa cruellement la population, en particulier à Constantinople. L'empereur se trouva entraîné dans la rivalité opposant Venise et Gênes et échoua dans sa tentative pour redonner à Byzance une flotte qui aurait garanti son indépendance. Finalement, en 1354, Jean VI, dont l'alliance avec les Turcs ottomans lui aliénait l'opinion publique, fut contraint d'abdiquer au profit de l'héritier légitime, Jean V Paléologue. Cette même année, un violent tremblement de terre avait abattu les murailles de Gallipoli, et les Ottomans, en s'emparant de la forteresse, contrôlaient les Dardanelles et parcouraient librement la Thrace.

2. Byzance vassale des Turcs

Le seul adversaire capable de s'opposer aux Turcs, Étienne Douchan de Serbie, mourut en 1355, et son Empire se disloqua. Les Ottomans, soutenus par des contingents d'autres émirats, animés de l'esprit ghazi, de la volonté de conquête et de butin aux dépens des chrétiens,

bousculèrent les Serbes sur les rives de la Maritsa en 1371, sans entraîner de réaction byzantine. Le sultan Murad I^{er} transféra sa capitale de Brousse vers Andrinople, manifestant les ambitions européennes des Ottomans. En 1389, une nouvelle victoire turque sur les Serbes, au Kosovo, assura la prépondérance du jeune sultan Bayezid sur les Balkans. Les États chrétiens survivants devinrent des vassaux, ainsi les Byzantins ou les Serbes, ou furent absorbés, comme les Bulgares qui formèrent une province de l'Empire ottoman en expansion.

L'Empire byzantin se composait désormais de territoires séparés les uns des autres et incapables d'opposer une résistance sérieuse, à une exception près, le despotat de Morée. Cette province péloponnésienne, gouvernée par des Paléologues établis à Mistra et assez indépendants de Constantinople, se développait grâce aux renforts de colons albanais, et les despotes finirent par éliminer enfin les derniers territoires encore aux mains des Latins, sauf Coron et Modon, ports conservés par Venise. Les Ottomans intervinrent dès que les despotes prétendirent s'étendre au-delà de l'isthme de Corinthe et tenir Athènes, en envoyant leurs généraux razzier le Péloponnèse.

Les Ottomans s'immiscèrent également dans les querelles familiales qui opposèrent les Paléologues entre eux, et l'accès au trône constantinopolitain exigeait leur accord au moins tacite. Toute politique de résistance était vouée à l'échec : le jeune Manuel, fils de Jean V, établi à Thessalonique, regroupa les forces de Thessalie, ce qui provoqua le courroux du sultan, et Thessalonique tomba en 1387. Le même Manuel fut contraint, avec un contingent de troupes grecques, de venir soutenir Bayezid lorsque celui-ci, en 1390, fit tomber Philadelphie, le dernier bastion grec autonome de l'Asie Mineure.

Bayezid commença le blocus de la capitale byzantine vers 1394, puis repoussa en 1396 une puissante croisade occidentale à Nicopolis. L'empereur Manuel II abandonna la ville et fit un long séjour en Occident, visitant Paris et Londres où il excita la curiosité, voire l'intérêt par effet de mode passager, sans toutefois obtenir des promesses formelles de renfort. Les Occidentaux se résignaient à la fin du vieil Empire, mais un conquérant venu d'Asie centrale, Tamerlan, incité par les émirs turcs d'Asie Mineure évincés par les Ottomans à les venger, écrasa l'armée de Bayezid à Ankara en 1402, donnant un demi-siècle de répit inattendu aux Byzantins. En effet, les prétendants à la succession de Bayezid eurent besoin du moindre concours, y compris celui de Byzance qui récupéra Thessalonique et des territoires côtiers de la Marmara.

3. La société en crise

Les épidémies récurrentes de peste, les raids incessants des Turcs provoquèrent des coupes claires dans la population jusqu'à ce que la paix ottomane, à partir du milieu du xvi^e siècle, permette une reprise démographique. Les villes sont exsangues. Thessalonique, après sept ans de blocus, n'a plus que 10 000 habitants en 1430, et Trébizonde en 1461 n'atteint pas non plus ce nombre. Corinthe, Patras et même Mistra n'ont au mieux que quelques milliers d'habitants, Athènes n'en compte pas même un millier vers 1400.

L'aristocratie foncière qui avait fourni les cadres de l'Empire disparut vers le milieu du xiv^e siècle, en même temps que l'Empire perdait toutes ses terres. La guerre civile, déjà, avait ruiné les plus riches aristocrates, dont l'influence avait été contestée au cours de la révolte dite des zélotes à Thessalonique. Dans cette dernière ville, mais aussi à Andrinople, les partisans de Jean VI, qui se recrutaient chez les aristocrates, furent chassés et parfois massacrés, non pas tant par les paysans que par les artisans et les marchands des villes. Ces derniers parvinrent ainsi à gouverner Thessalonique plusieurs années durant. Certaines villes byzantines, comme Verroia, Ioannina, Kroia, qui s'étaient développées aux xiii^e et xiv^e siècles, avaient obtenu des privilèges impériaux leur reconnaissant des droits fiscaux et une certaine autonomie de fait.

Les aristocrates qui survécurent se mêlèrent aux plus riches marchands pour former l'ultime élite gouvernante. Les Latins, Italiens et Catalans, dominaient le commerce international, d'autant plus qu'ils détenant la plupart des îles importantes de la mer Égée, sans parler des comptoirs, comme Coron ou Modon dans le Péloponnèse ou Phocée en Asie Mineure. Toutefois, les archives latines montrent que la participation des Grecs aux échanges était plus grande qu'on ne le pensait jadis. Les marins grecs se montraient fort actifs dans le cabotage. Certains d'entre eux étaient même associés à des Latins. La famille Notaras, qui fournit le dernier grand-duc de l'Empire, Luc, était originaire de Monemvasie, port de Morée, bien protégé et aux marins très entreprenants. En quelques générations, les Notaras, qui ne sont pas un cas unique, bâtirent une belle fortune prudemment placée dans le coffre des banques génoises et vénitiennes. La détresse financière de l'État byzantin durant le dernier siècle de son existence n'impliquait pas la disparition des grandes fortunes privées.

L'Église aussi a perdu une bonne partie de ses domaines, les uns confisqués par des empereurs à la recherche des dernières ressources

pour la défense, les autres perdus au moment de la conquête. Toutefois, le puissant groupe des monastères de l'Athos réussit, en négociant avec le sultan, à se faire reconnaître la propriété d'une partie de ses anciens domaines et à assurer ainsi la survie de la Sainte Montagne.

4. Le repli identitaire

Au xiv^e siècle, un mouvement spirituel attesté dès les origines du monachisme, l'hésychasme – le calme qui permet la prière intérieure en invoquant le nom de Jésus et conduit parfois à la perception de la lumière divine –, connut un renouveau sous l'impulsion d'un moine athonite, Grégoire Sinaitès. Son disciple, Grégoire Palamas, élaborait une véritable doctrine, insérée, après d'intenses débats, dans le *Synodikon* de l'orthodoxie, document liturgique qui inclut, entre autres, les anathèmes contre les différentes catégories d'hérétiques. Or, les palamites comptaient aussi parmi les plus farouches adversaires du rapprochement avec Rome.

L'attachement à la religion de leurs pères paraissait aux Byzantins leur secours le plus fiable, puisque l'avancée turque laissait présager la fin probable de l'Empire. La hiérarchie ecclésiastique s'interrogeait sur la survie de l'Église dans cette hypothèse. Sans doute le patriarche Antoine pouvait-il faire remontrance au grand-duc de Moscou, qui ne voulait plus reconnaître l'autorité de l'empereur comme souverain universel de la chrétienté, mais une partie du clergé grec mettait la survie de l'Église au-dessus de celle de l'Empire. On le vit bien lors du concile de Ferrare-Florence de 1438-1439. L'empereur Jean VIII s'était déplacé en personne avec le patriarche et une pléiade d'intellectuels, dont Georges Scholarios. L'Union des Églises qui y fut décidée résultait de discussions les plus approfondies jamais tenues et fut signée par tous les participants grecs, sauf le métropolite d'Éphèse, Marc Eugénikos. Scholarios changea de position et considéra que se soumettre au pape, au prix de l'abandon des positions de l'Église byzantine sur des points de dogme comme l'ajout du *filioque* au *Credo*, constituait une concession inacceptable, car il en allait du salut de l'âme, pour obtenir l'alliance des Occidentaux dont il n'était même pas sûr qu'elle sauverait les corps de la soumission aux Turcs. Cette intransigeance de Scholarios le conduisit à devenir le premier patriarche nommé par le sultan vainqueur, qui n'avait pas à craindre que le nouveau chef de l'Église « orthodoxe » ne recherchât l'alliance des Latins pour libérer son peuple.

Cette position n'entraînait pas l'unanimité. Les derniers empereurs,

Jean VIII et Constantin XI, privilégièrent l'Union, tant ils espéraient le secours de l'Occident. Dans l'Église, des clercs finirent dans les rangs des moines prêcheurs de Péra. Un autre signataire de l'Union, Bessarion, métropolite de Nicée, devint cardinal, finit sa carrière à la cour pontificale, où il continua de militer pour l'organisation d'une croisade contre les Turcs et légua sa magnifique bibliothèque à Venise. On a souvent considéré que la haine des Latins l'emportait sur la crainte des Turcs, en attribuant au grand-duc Luc Notaras une déclaration selon laquelle : « Mieux vaut voir régner à Constantinople le turban des Turcs que la mitre des Latins. » Si jamais telle phrase fut prononcée, il ne faut pas oublier que Notaras était également citoyen de Venise et de Gênes, où il avait placé l'essentiel de sa fortune, qu'il fut exécuté avec ses fils sur ordre de Mehmet II et que Anne, sa fille survivante, finit ses jours à Venise. Par ailleurs, il est vrai que, après 1453, nombre d'aristocrates grecs passèrent au service du sultan, et quelques-uns se convertirent.

5. La chute de Constantinople

La rémission accordée par la bataille d'Ankara fut de courte durée. L'État ottoman reconstitua son unité et reprit les territoires rendus en 1402. Thessalonique, qui avait fait appel aux Vénitiens pour sa défense, fut prise d'assaut définitivement en 1430. Il ne restait plus de l'ancien Empire que la Morée, le modeste Empire de Trébizonde, et Constantinople, désormais simple enclave en territoire ottoman. Sa position sur le Bosphore assurait l'activité de son port et nourrissait encore de 50 000 à 70 000 habitants. Elle avait déjà perdu, faute d'entretien, beaucoup des monuments anciens comme le Grand Palais, tombé en ruine. La venue au pouvoir en 1451 d'un jeune sultan, Mehmet II, n'inquiéta pas les puissances occidentales, car il passait pour peu compétent, sans compter que les murailles de Constantinople avaient encore arrêté son père Murad II. Mehmet II, cependant, avait besoin d'une action d'éclat : la conquête de Constantinople compléterait l'unification de ses terres et lui procurerait une capitale incomparable. Il décida de couper le Bosphore en construisant une nouvelle forteresse, Roumeli Hisar, largement édifiée grâce aux pierres de remploi des monastères byzantins situés dans la banlieue de Constantinople, puis il se prépara au siège de la cité, rassemblant une armée considérable dotée de canons, dont le plus exceptionnel par la taille fut fondu par un ingénieur hongrois.

Constantin XI Dragasès ne restait pas inerte, qui multiplia les ambassades en Occident, mais, en 1444, la défaite à Varna de la

dernière croisade avait affaibli les Hongrois et épuisé les renforts susceptibles de venir d'Occident. Les républiques italiennes, Gênes et Venise, n'étaient pas en mesure de secourir massivement les Grecs, mais un contingent de volontaires génois conduit par Giustiniani Longo, des archers soldés par le pape, les Vénitiens de Constantinople ainsi que la colonie catalane participèrent à l'ultime défense de la vieille cité.

En avril 1453, Mehmet II entreprit le siège. Par une manœuvre audacieuse, il fit passer ses navires par la colline de Galata pour investir la Corne d'Or et contraindre les défenseurs à protéger les murailles maritimes. Plusieurs assauts échouèrent, en dépit des brèches ouvertes dans les murs, mais, le 29 mai 1453, les janissaires finirent par franchir la muraille. Le dernier empereur tomba anonymement en combattant avec ses proches. Après un bref mais terrible massacre, suivi d'un pillage que Mehmet fit rapidement cesser pour préserver l'avenir de sa future capitale, le sultan fit son entrée solennelle à Sainte-Sophie, là où, la veille, l'empereur avait reçu les derniers sacrements lors de l'ultime office chrétien. En s'emparant de Mistra en 1460 et de Trébizonde l'année suivante, le sultan achevait la conquête des derniers territoires grecs.

Conclusion

Lorsque Paul Lemerle concluait son *Histoire de Byzance*, il accusait l'Occident et, en premier lieu, les croisés, d'être la principale cause de la disparition de l'Empire d'Orient. Le pape Jean-Paul II a abondé en ce sens, lorsqu'il a exprimé les remords de l'Église romaine pour sa part dans les malheurs de l'Orient chrétien. S'il ne faut pas exonérer l'Occident de ses responsabilités, les raisons de la chute finale de Constantinople paraissent plus complexes.

Tout d'abord, c'est un sentiment d'admiration qui doit nous saisir. Les Lumières n'avaient vu dans l'histoire byzantine qu'« un tissu de révoltes, de séditions et de perfidies » (Montesquieu) ou le « triomphe de la barbarie et de la religion » (Gibbon). Pourtant, la survie de l'Empire, pendant plus d'un millénaire, face à des circonstances souvent contraires, ne doit-elle pas être considérée comme un exploit éclatant ? D'autres empires sont apparus, tel l'impressionnant édifice du califat musulman dont les frontières s'étendirent depuis les Colonnes d'Hercule jusqu'à l'Asie centrale. Or, avant d'avoir accompli deux siècles d'existence, il était en voie de désintégration, alors qu'il dominait la riche Égypte comme la Mésopotamie prospère. L'Empire ottoman, qui succéda à Byzance, dura plus longtemps, sans doute parce qu'il avait partiellement hérité des traditions administratives de son prédécesseur, mais, au bout de quatre siècles, il ne put résister à l'émergence des États-nations. En Occident, l'Empire carolingien ne résista pas même un siècle. Seul le Saint-Empire romain germanique soutient la comparaison, avec des structures fort différentes.

Byzance, on l'aura noté, a fait preuve d'une étonnante faculté d'adaptation, malgré un discours officiel insistant sur l'immuabilité des structures mises en place sous Constantin et ses successeurs. L'Empire, au cours de son existence, a changé plusieurs fois de système fiscal, de mode de recrutement de ses armées, de type de délégation du pouvoir, cherchant le meilleur équilibre possible entre une nécessaire autonomie locale et une cohésion centralisatrice, mais salvatrice.

Alors, pourquoi Byzance est-elle finalement tombée ? Les défaites militaires ne donnent pas la clé, car peu furent décisives, si l'on excepte celle du Yarmouk en 636. Il faut rechercher la cause première dans le système monarchique qui fait trop dépendre la bonne marche

de l'Empire du souverain. Certes, l'usurpateur chasse le mauvais empereur au profit d'un souverain plus énergique, mais, si l'on examine les circonstances des plus forts reculs de l'Empire, on observe toujours que le pouvoir impérial est affaibli par une guerre civile ou une régence : l'avance des Perses est facilitée par la rivalité entre Phocas et Héraclius, les conséquences de Mantzikert en 1071 sont amplifiées par les guerres civiles entre compétiteurs pour l'Empire, la IV^e croisade est déviée sous le prétexte d'une querelle interne chez les Anges et finalement, au milieu du xiv^e siècle, l'opposition entre partisans de Jean V et de Jean VI ôte toute viabilité au dernier avatar de l'État byzantin.

Il ne faut pas pour autant totalement absoudre l'Occident de ses responsabilités. Byzance avait toujours pu se relever de ses désastres parce qu'elle n'avait pas d'adversaire majeur dans l'Occident chrétien. La rupture, perceptible dans l'évolution des deux parties de la chrétienté au cours des xi^e et xii^e siècles, aboutit à une vraie incompréhension et, de la part des Latins, à une brutalité due à leur puissance économique et militaire en plein essor. Les Paléologues n'ont pu résoudre les exigences contradictoires entre le profond ressentiment populaire grec à l'égard des Latins et le nécessaire accommodement avec eux pour résister aux Turcs. Les Latins, aveuglés par les intérêts particuliers des villes marchandes, ont compris trop tard que Byzance formait, comme des siècles plus tôt face aux Arabes, un rempart face à la résistible avance des Turcs.

L'héritage reste immense. La civilisation byzantine a participé de façon décisive à la transmission du savoir de l'Antiquité ; elle a diffusé ses institutions et son christianisme dans le monde slave, mais Arabes et Turcs aussi subirent son empreinte, et pendant un millénaire elle a maintenu l'Asie Mineure dans le monde chrétien.

Liste des empereurs Romains (à Constantinople à partir de 395)

Constantin I ^{er}	324-337
Constance II	337-361
Julien	361-363
Jovien	363-364
Valens	364-378
Théodose I ^{er}	379-395
Arcadius	395-408
Théodose II	408-450
Marcien	450-457
Léon I ^{er}	457-474
Léon II	474
Zénon	474-491
Anastase I ^{er}	491-518
Justin I ^{er}	518-527
Justinien I ^{er}	527-565
Justin II	565-578
Tibère II	578-582
Maurice	582-602
Phocas	602-610
Héraclius	610-641
Constantin III Héraclius	641
Héraclonas (Héraclius) Constantin	641
Constant II (Constantin) Héraclius	641-668
Constantin IV	668-685
Justinien II	685-695
Léonce	695-698
Tibère III Apsimar	698-705
Justinien II (second règne)	705-711
Philippikos Bardanès	711-713
Anastase II Artémios	713-715

Théodose III	715-717
Léon III l'Isaurien	717-741
Constantin V Copronyme	741-775
Léon IV le Khazar	775-780
Constantin VI l'Aveugle	780-797
Irène	797-802
Nicéphore I ^{er}	802-811
Staurakios	811
Michel I ^{er} Rhangabé	811-813
Léon V l'Arménien	813-820
Michel II l'Amorien	820-829
Théophile	829-842
Michel III	842-867
Basile I ^{er} le Macédonien	867-886
Léon VI le Sage	886-912
Alexandre	912-913
Constantin VII Porphyrogénète	913-959
Romain I ^{er} Lécapène, coempereur	920-944
Romain II Porphyrogénète	959-963
Basile II	963-1025
Nicéphore II Phocas, coempereur	963-969
Jean I ^{er} Tzimiskès, coempereur	969-976
Constantin VIII Porphyrogénète	1025-1028
Romain III Argyre	1028-1034
Michel IV, le Paphlagonien	1034-1041
Michel V, le Calfat	1041-1042
Zoé, Porphyrogénète	1042
Constantin IX Monomaque	1042-1055
Théodora, Porphyrogénète	1055-1056
Michel VI Bringas	1056-1057
Isaac I ^{er} Comnène	1057-1059
Constantin X Doukas	1059-1067
Michel VII Doukas	1067-1078
Romain IV Diogénès, coempereur	1068-1071

Nicéphore III Botaniatès	1078-1081
Alexis I ^{er} Comnène	1081-1118
Jean II Comnène	1118-1143
Manuel I ^{er} Comnène	1143-1180
Alexis II Comnène	1180-1183
Andronic I ^{er} Comnène	1183-1185
Isaac II Ange	1185-1195
Alexis III Ange	1195-1203
Isaac II Ange (second règne)	1203-1204
Alexis IV Ange, coempereur	1203-1204
Alexis V Mourtzouphlos	1204
Théodore I ^{er} Lascaris (à Nicée)	1208-1221
Jean III Doukas Vatatzès	1221-1254
Théodore Doukas (à Thessalonique)	1224-1230
Théodore II Lascaris	1254-1258
Jean IV Lascaris	1258-1261
Michel VIII Paléologue	1259-1282
Andronic II Paléologue	1282-1328
Andronic III Paléologue	1328-1341
Jean V Paléologue	1341-1376
Jean VI Cantacuzène, coempereur	1347-1354
Andronic IV Paléologue	1376-1379
Jean V Paléologue (second règne)	1379-1391
Jean VII Paléologue	1390
Manuel II Paléologue	1391-1425
Jean VIII Paléologue	1425-1448
Constantin XI Paléologue	1449-1453

Bibliographie

Instrument de travail

- Haldon J., *The Palgrave Atlas of Byzantine History*, Basingstoke, 2005.

Ouvrages

- *The Oxford Handbook of Byzantine Studies* , ed. by El. Jeffreys, J. Haldon et R. Cormack, Oxford-New York, Oxford University Press, 2008.
- *The Oxford Dictionary of Byzantium* Oxford, Oxford University Press, 1991. (les entrées comportent une bibliographie)
- *Histoire du christianisme* , sous la direction de J.-M. Mayeur, Ch. Piétri, A. Vauchez et M. Venard, t. III, IV, V, VI, VII, VIII, Paris, Desclée, 1990-2000, (contributions pour Byzance et le Caucase de P. Maraval, B. Flusin, N. Garsoïan, B. Martin, G. Dagron, J.-P. Mahé, É. Patlagean, M.-H. Congourdeau et A. Ducellier)
- Ahrweiler H., *Études sur les structures administratives et sociales de Byzance*, Londres, Variorum Reprints, 1971.
- Angold M., *The Byzantine Empire, 1025-1204*, London-New York, Longman, 1997.
- Beaucamp J., *Le Statut de la femme à Byzance (iv^e-vii^e siècles)* , I. *Le Droit impérial* ; II. *Les Pratiques sociales*, Paris, De Boccard, 1990-1992.
- Caseau-Chevallier B., *Byzance : économie et société. Du milieu du viii^e siècle à 1204*, Paris, SEDES, 2007.
- Cheynet J.-C. (dir.) *Le Monde byzantin* , II. *L'Empire byzantin (641-1204)*, Paris, Puf, 2006.
- Cigaar K. N., *Western Travelers to Constantinople. The West and Byzantium, 962-1204 : Cultural and Political Relations*, Leiden-New York-Cologne, Brill, 1996.
- Dagron G., *Empereur et prêtre. Étude sur le « Césaropapisme » byzantin*, Paris, Gallimard, 1996.
- Ducellier A. et al. *Byzance et le monde orthodoxe*, Paris, Armand Colin, 1996.
- Guillou A., *La civilisation byzantine*, Paris, Arthaud, 1990.

- Haldon J., *Warfare, State and Society in the Byzantine World, 565-1204*, Londres, University College London Press, 1999.
- –, *Byzantium in the Seventh Century : the Transformation of a Culture*, Cambridge, Cambridge University Press, 1990.
- Janin R., *Constantinople byzantine*, Institut français d'études byzantines, Paris, 1964.
- Jones A. H. M., *The Later Roman Empire, 284-602 : a Social, Economic and Administrative Survey*, Baltimore, The Johns Hopkins University Press, 1992.
- Kaplan M., *Byzance* Paris, 2007. (Guides Belles Lettres des civilisations)
- Kazhdan A. P. et Ronchey S., *L'aristocrazia bizantina dal principio dell'xi alla fine del xii secolo*, Palerme, Sellerio, 1997.
- Laiou A. (ed-in-chief) *The Economic History of Byzantium from the Seventh through the Fifteenth Century*, Washington DC, Dumbarton Oaks Research Library and Collection, 2002.
- Lemerle P., *Cinq études sur le xi^e siècle byzantin*, Paris, CNRS, 1977.
- Lilie R. J., *Byzantium and the Crusader States 1096-1204*, Oxford, Clarendon Press, 1993.
- Magdalino P., *The Empire of Manuel I Komnenos (1143-1180)*, Cambridge, Cambridge University Press, 1993.
- – (ed.) *Byzantium in the Year 1000*, Leiden-Boston, Brill, 2003.
- Mango C., *Byzantium. The Empire of New Rome*, Londres, Weidenfeld et Nicolson, 1980.
- –, *Le Développement urbain de Constantinople (iv^e-vii^e siècles)*, Paris, De Boccard, 1990.
- Maraval P., *Le christianisme de Constantin à la conquête arabe*, Paris, Puf, 2005.
- –, *Théodose le Grand*, Paris, Fayard, 2009.
- –, *L'empereur Justinien* Paris, Puf, 1999. (épuisé)
- Morrisson C. (dir.) *Le Monde byzantin I. L'Empire romain d'Orient (330-641)* Paris, Puf, 2004 ; (et Laiou A.) *III. Byzance et ses voisins : 1204-1453*, Paris, Puf, 2011.
- Morrisson C. et Laiou A., *The Byzantine Economy* (Cambridge Medieval Textbooks), Cambridge, Cambridge University Press, 2007.
- Morrisson C. (ed.) *Trade and Markets in Byzantium*, Washington DC, Dumbarton Oaks, 2012.
- Nicol D. M., *Les derniers siècles de Byzance : 1261-1453*, Paris, Les Belles Lettres, 2005.
- Oikonomidès N., *Les Listes de préséance byzantines des ix^e et x^e siècles* introduction, texte, trad. et com., Paris, CNRS, 1972.
- Patlagean E., *Un Moyen Âge grec. Byzance ix^e-xv^e siècles*, Paris,

Albin Michel, 2007.

- Shepard J., *The Cambridge History of the Byzantine Empire (c. 500-1492)*, Cambridge, Cambridge University Press, 2008.
- Tate G., *Justinien : l'épopée de l'Empire d'Orient (527-565)*, Paris, Fayard, 2004.
- Treadgold W., *A History of the Byzantine State and Society*, Stanford, Stanford University Press, 1997.

Quelques sources traduites

- Eusèbe de Césarée, *La Théologie politique de l'Empire chrétien : louanges de Constantin* (triakontaétérikos), introd., trad. orig. et notes P. Maraval, Paris, Éd. du Cerf, 2001. (iv^e siècle)
- Procope de Césarée, *Histoire secrète* trad. et com. P. Maraval, Paris, Les Belles Lettres, 1990. (vi^e siècle)
- *Chronicon Paschale 284-628 AD*, transl. with notes and introd. M. Whitby et Mary Whitby, Liverpool, Liverpool University Press, 1989. (iv^e-vii^e siècle)
- *The Chronicle of Theophanes Confessor* translated with introd. and comment. C. Mango et R. Scott, with the assistance of G. Greatrex, Oxford, Clarendon Press, 1997. (iv^e-ix^e siècle)
- *The History of Leo the Deacon. Byzantine Military Expansion in the Tenth Century* int., trans. and annot. by A.-M. Talbot et D. F. Sullivan, Washington, 2005.
- Jean Skylitzès. *Empereurs de Constantinople*, trad. B. Flusin, et notes J.-Cl. Cheynet, Paris, Lethielleux, 2003. (ix^e-xi^e siècles)
- Psellos M., *Chronographie* É. Renauld (éd.) Paris, Les Belles Lettres, 1967. (xi^e siècle)
- *The History of Michael Attaleiates*, trad. A. Kaldellis et D. Krallis, Cambridge, Harvard University Press, 2012.
- Comnène A., *Alexiade* B. Leib (éd.) Paris, Les Belles Lettres, 1967. (xi^e-xii^e siècle)
- *O City of Byzantium : Annals of Niketas Choniates*, transl. H. J. Magoulias, Detroit, Wayne State University Press, 1984. (xii^e-xiii^e siècle)
- Akropolites G., *The History*, trad. R. Macrides, Oxford, Oxford University Press, 2007.
- Pachymérès G., *Relations historiques*, éd. et trad. A. Failler, Paris, Les Belles Lettres – IFEB, 1984-2000. (xiii^e-xiv^e siècle)
- Doukas, *Decline and Fall of Byzantium to the Ottoman Turks*, an annotated translation of *Historia Turco-Byzantina* H. J. Magoulias, Detroit, Wayne State University Press, 1975. (xv^e siècle)

